

Courrières – Catastrophe minière et solidarité transnationale

Alexandre Bibert

Une tragédie industrielle inédite

Dans la grisaille du petit matin du 10 mars 1906 des centaines de familles sont plongées soudainement dans l'angoisse, après qu'une explosion s'est répandue à 6h34 dans le sous-sol du secteur de Courrières. Les poussières de minerai et les gaz en suspension dans les boyaux des mines se sont enflammés. Plus de 110 kilomètres du réseau de galeries sont atteints. Du point de vue humain, le choc réside dans l'incertitude sur le destin des 1 425 hommes qui ont pris leur service une heure et demie auparavant. L'information de la catastrophe suscite l'empathie au-delà des frontières et notamment dans la Ruhr qui est un des cœurs miniers et industriels de l'Empire allemand.

L'aide allemande aux opérations de sauvetage

Au matin du 11 mars, la tragédie est l'objet d'un échange téléphonique entre deux responsables miniers de la région de la ville de Herne, située près de Dortmund en Allemagne. Interpelés par les événements, Konrad Engel évoque avec Georg Albrecht Meyer la possibilité de fournir une aide. Ils conviennent que Engel doit se renseigner auprès d'un directeur de mines à Béthune, qu'il connaît, si une assistance est souhaitée. Entretemps, Meyer va s'assurer de l'accord de la direction de sa compagnie, mais celle-ci exprime son souhait d'attendre une demande française. Engel s'est toutefois déjà rendu au bureau de poste pour envoyer sa proposition par télégramme, si bien que Meyer ne peut briser l'élan d'Engel. Les Mines de Courrières manifestent très vite leur reconnaissance pour cette offre qui a failli ne pas être faite. Le soir même, une équipe de volontaires forte de vingt-cinq hommes prend le train, emmenant avec elle un matériel de sauvetage moderne qui n'est pas en usage en France.

Bilan de la catastrophe

En dépit du courage dont ils font preuve, l'accueil des sauveteurs allemands sur le site du drame est mitigé. Le climat s'améliore toutefois rapidement, d'autant plus que les appareils respiratoires apportés permettent d'évoluer plus loin dans un environnement hostile. À chaque fois qu'ils ressortent à la surface, les mineurs allemands sont acclamés par la foule. Mais trois jours après l'explosion, l'ingénieur général Delafond ordonne d'arrêter les recherches et de murer certains accès aux mines, afin d'éviter la propagation de l'incendie qui s'étend encore sous terre. La priorité donnée au sauvetage du gisement plutôt qu'à celui des mineurs cristallise les frustrations. En désaccord, Meyer, qui s'est placé à la tête de l'équipe allemande, part avec la majorité de son équipe, mais laisse huit hommes sur les lieux. La population du Pas-de-Calais, elle aussi choquée, se mobilise dans une vague de grèves. Malgré tout, des survivants sont retrouvés, dont le dernier, le 4 avril, grâce à l'aide des sauveteurs allemands restés sur place. Officiellement, 1 099 mineurs et quelques sauveteurs français ont péri dans la catastrophe.

La reconnaissance pour le geste des secouristes allemands

L'acte des secouristes allemand a d'autant plus marqué les esprits qu'il est intervenu dans une phase de tensions entre leur pays et la France autour de l'influence exercée sur le Maroc. Afin de manifester sa volonté d'apaisement, l'empereur allemand Guillaume II a souhaité s'identifier avec l'acte de sauvetage et ordonne l'organisation d'une cérémonie au cours de laquelle il salue les héros et leur distribue des médailles. Dans un rapide discours, il souligne sa reconnaissance et l'amour du prochain qui réunirait « les peuples au-delà des bornes frontières, de quelques races qu'ils soient ». Une reconnaissance officielle parvient également du côté français : la Légion d'honneur est attribuée à Meyer et les autres sauveteurs allemands reçoivent la médaille du sauvetage en or.

La naissance d'un lieu de mémoire

Très tôt, l'acte de solidarité est l'objet d'une commémoration puisque, peu après les événements, une plaque de bronze dédiée à la troupe de sauveteurs est apposée dans les locaux de leur compagnie. Cependant, la célébration de l'acte de solidarité se perd momentanément dans les troubles de la Première Guerre mondiale. La tragédie de Courrières sert tout de même de source d'inspiration au cinéaste Wilhelm Georg Pabst pour la réalisation d'un long métrage en 1931. Intitulé *Kameradschaft* en allemand et *La Tragédie de la mine* en Français, le film souligne avec force la capacité des peuples des deux pays à fraterniser.

La solidarité passée comme fondement de la solidarité ultérieure

À la suite de la Seconde Guerre mondiale, le souvenir de l'initiative allemande de 1906 motive la ville de Herne à tisser des liens avec les communes françaises touchées par la catastrophe. En 1954, elle se tourne vers les villes de Hénin-Liétard, Billy-Montigny et Lens, sur le territoire desquelles les puits ont particulièrement été touchés. La démarche entraîne la signature d'un pacte entre les quatre municipalités par lequel il s'agit de contribuer au rapprochement franco-allemand. Les premières délégations qui circulent entre les villes sont formées de mineurs, mais rapidement, des groupes d'enfants se trouvent impliqués dans les échanges. En 1967, un acte officiel de jumelage est signé entre Herne et Hénin-Liétard. Depuis lors, l'appariement s'est étendu à l'échelon des établissements scolaires des deux villes.

Pour aller plus loin

Farrenkopf, Michael, Friedemann, Peter (dir.), *Die Grubenkatastrophe von Courrières 1906, Aspekte transnationaler Geschichte*, Bochum, 2008.

Sieburg, Heinz-Otto, *Die Grubenkatastrophe von Courrières 1906: ein Beitrag zur Sozialgeschichte der Dritten Republik und zum deutsch-französischen Verhältnis um die Jahrhundertwende*, Wiesbaden, 1967.

Varaschin, Denis, « 1906 : catastrophe dans les mines de Courrières », *L'Histoire*, n° 306, février 2006, p. 60-65.

Le Petit Parisien. Supplément littéraire illustré

I. Le Petit Parisien. Supplément littéraire illustré. 1906-03-25.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Le Petit Parisien

TOUS LES JOURS
Le Petit Parisien
(Six pages)
5 centimes

CHAQUE SEMAINE
LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE
5 centimes

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

DIRECTION: 18, rue d'Enghien (10^e), PARIS

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS:
12 mois, 4 fr. 50. 6 mois, 2 fr. 25

UNION POSTALE:
12 mois, 5 fr. 50. 6 mois, 3 fr.



LA CATASTROPHE DE COURRIÈRES

La Population affolée autour des Puits en Feu est maintenue par les Gendarmes

SOMMAIRE

Le Sergent Favier, par Edouard ADAM. — **L'Amoureux de M^{lle} de Cail**, par A. Le HÉTRE. — **J'aime ses grands yeux d'exilée**, poésie, par Emile HINZELIN. — **Le Puits du Tintamarre**, par Léo LARGUIER. — **Le Voyage en France**, par Raymond CLARISSE. — **Le Masque mauve**, par Louis FARAN. — **Au Creux des Sillons** (suite), par Jean DAUBRY.

Nos Gravures. — La Catastrophe de Courrières : La population affolée autour des puits en feu est maintenue par les gendarmes ; service d'ordre établi par la gendarmerie ; cadavre de cheval remonté d'un puits ; les funérailles ; la fosse commune ; Recherche des cadavres ; les sauveteurs explorent les galeries et remontent les victimes.

Le Sergent Favier

— Favier !... une manille ?...
— Pas ce soir, répondit le sergent que le fourrier venait d'interpeller.
— A ton aise ! répliqua le fourrier.
Il tourna les talons et alla rejoindre dans la « canha » qui leur servait de mess les autres sous-officiers du petit poste.
Le sergent Favier haussa les épaules, écrasa du doigt sur les bords de sa paupière une larme silencieuse qui s'obstinait à s'y reformer et alla s'accouder, dans l'ombre, contre un bastion.

A perte de vue, sous la clarté de la lune, s'étendaient les solitudes tonkinoises : rizières inondées et terres incultes dominées, aux limites extrêmes de l'horizon, par une chevauchée de mamelons moussus qui se profilait sur le ciel avec des airs de traîtrise mystérieuse.

Dans des éclaircies d'arbres, se déroulant comme un immense serpent avec des sinuosités inquiétantes, une rivière luisait d'un éclat métallique. C'était l'arroyau.

Un grand calme planait sur toute cette brousse d'où montait cette odeur particulière et puissante faite de parfums de fleurs et de terre humide qui est l'haleine des nuits chaudes.

Favier l'avait bien souvent respiré depuis deux ans qu'il était au Tonkin et qu'il courait de poste en poste dans le Delta.

Elle l'impressionnait toujours. Sobre et régulier, il trouvait une sorte d'ivresse à boire à longs traits cette haleine homicide sous laquelle se gonflait robustement sa poitrine.

Mais, ce soir, il aurait voulu qu'elle le tuât, comme tant d'autres que, du jour au lendemain, elle avait abattus, grelottants de fièvre, et qui avaient laissé leurs os dans la colonie.

Pourquoi l'avait-elle épargné, lui, à qui la vie importait si peu à présent que la seule femme qu'il eût aimée était perdue pour lui !

C'était sa faute, aussi !... Pourquoi ne s'était-il pas déclaré avant de quitter la France ? Mais elle était si jeune encore !... Seize ans !... Il comptait faire sa demande au retour, dans quelques mois. Elle aurait alors dix-huit ans et lui vingt-quatre. C'était bien. Il avait rêvé de s'établir, de prendre un commerce avec ses économies d'ouvrier sérieux et aussi avec un peu de bien qui lui venait de son père.

Et voilà qu'elle, ne sachant pas, s'était mariée ! Quand il en avait reçu la nouvelle par cette lettre de France, qui avait mis trente-cinq jours à lui parvenir, l'irréparable était accompli.

Et ce grand sergent, si fort qu'il eût courbé sur son genou un canon de fusil, se laissait aller à pleurer comme un enfant devant cette douleur imprévue, cet irrémissible écroulement de ses rêves !

L'extinction des feux sonna. Claires et alanguies, les notes du clairon montèrent dans l'air tiède, jetant dans ce pays perdu comme un écho lointain des casernes de France.

Les hommes dormaient çà et là, insouciant, à demi-nus dans l'herbe rase.

De la « canha » des sous-officiers, des cris joyeux s'élevaient. Favier les devinait attablés, jouant avec des cartes sales à la lueur des photophores, assésés de moustiques. Ils buvaient la liqueur verte prohibée que le Chinois d'en bas leur apportait dissimulée dans les plis de son « ké » de soie bleue.

Rien n'avait bougé dans le poste et Favier entendait toujours la dernière note du clairon, longue et triste comme un cri de désespérance infinie.

Ah ! oui ! La France !... A quoi bon y revenir maintenant ! Il revoyait le départ de son détachement, le train partant de Cherbourg et qui emportait là-bas quinze cents hommes.

Elle !... Elle était venue à la gare. Il l'avait embrassée, toute rose d'émotion. Et puis... la musique avait entamé la *Marseillaise* et le train était parti, tandis qu'aux portières des clairons sonnaient la charge.

Pourquoi ne lui avait-il pas dit alors qu'il l'aimait... qu'il l'aimait follement... qu'il reviendrait et qu'il l'épouserait ! Pourquoi ?... Non, jamais il ne surmonterait son chagrin !...

Dans la brousse, depuis un moment, quelque chose remuait. Le sergent n'y fit d'abord aucune attention, tout pénétré qu'il était de sa douleur. Maintenant toutes les lumières du poste étaient éteintes et seul, le cri des sentinelles venait, de quart d'heure en quart

d'heure, troubler le lourd silence de la nuit.

Mais, tout à coup, dans les portées lumineuses de la lune, des ombres passèrent, distinctes, et qui se suivaient en file indienne. Favier toucha l'épaule d'un « doi » qui dormait près de lui. En un instant l'Annamite fut debout, cligna ses petits yeux fendus en amande et, tout bas, comme s'il eût craint que le souffle de la nuit n'emportât ses paroles : « Pirates », murmura-t-il.

En effet, presque aussitôt, les chiens d'un village se mirent à hurler, provoquant les répons de leurs congénères des villages voisins, et, un peu partout dans la brousse, les tams-tams de guerre commencèrent leur vacarme.

Lourdement, en se frottant les yeux, les hommes se levaient, bouclant leurs ceinturons et machinalement prenant leurs fusils.

Le capitaine, en « ké » et « kékouan » de nuit était sorti de sa « canha ».

Un bref appel à la lueur des photophores et quinze hommes valides, sous la conduite du sergent-major et de Favier sortirent du poste.

— Vous savez où ils sont, Favier ? questionna le sergent-major.

— Je les ai vus tout à l'heure se défilier du côté de la rivière.

— Allons à la rivière.

C'était chose plus facile à dire qu'à faire. La lune avait disparu et l'obscurité complète rendait la marche difficile. Le petit détachement allait au hasard pataugeant dans les rizières avec de l'eau au-dessus de la cheville. A tout instant un homme dégringolait, ayant mis le pied dans un trou. Le sergent-major grognait et Favier marchait, sans mot dire, hanté par une idée fixe qui de plus en plus s'emparait de son esprit.

Soudain un feu de salve éclata sur la droite, cassant les branches et hachant les feuilles d'arbre au-dessus de la petite troupe.

On s'arrêta. Au jugé, le sergent-major commanda un feu. Les hommes tiraient dans le noir, contre un ennemi invisible qui, d'ailleurs ne répondait plus.

— Allons ! c'est bon, fit enfin le sergent-major. En voilà assez pour ce soir. Demitour et rentrons.

Mais brusquement Favier lui saisit le bras. La lune venait de reparaitre et on distinguait nettement maintenant sur la rive de l'arroyau une centaine de pirates qui embarquaient précipitamment dans leurs sampan.

— Ah ! ah !... s'écria le sergent-major. Cette fois-ci, on va s'amuser.

Et suivi du petit détachement au pas gymnastique, il coupa par le plus court pour arriver à l'arroyau. Mais quand ils y parvinrent, la bande des pirates avait disparu. Seul, encore amarré le long de la rive, un sampan était resté, d'ailleurs vide et hors d'usage.

— Tout de même, fit Favier, ils ne peuvent pas être loin !...

Il avait sauté dans le sampan avec deux hommes et déjà détachait l'amarré.

— Ne t'éloigne pas surtout, recommanda le chef, et reste sous la protection de notre feu. Avec de pareils iroquois, il ne faut se fier à rien.

— Sois tranquille ! fit Favier.

La barque, poussée dans la rivière, se mit à descendre le fil de l'eau. Le sergent se tenait à l'avant, un genou en terre, prêt à tirer. On voyait se profiler sa silhouette qui tranchait en noir sur la blancheur de l'eau. Il présentait ainsi un objectif de tir tellement précis que le sergent-major s'alarma, trouvant la chose par trop imprudente.

— Favier ! cria-t-il... Favier !...

Le sergent, sans doute, ne l'entendit pas, car le sampan continua sa marche.

— Mais ce bougre-là va se faire massacrer ! s'écria le chef. Favier ! je t'ordonne de faire demi-tour !

Peine perdue. Le sampan avançait toujours et à un tournant il disparut.

Alors, tout à coup, des coups de feu retentirent qui partaient de l'autre côté de la rive.

Cela dura quelques secondes et tout se tut.

La petite troupe explora le rivage jusqu'au jour et le matin seulement, au soleil levant, le sampan fut retrouvé, échoué dans des roseaux. Des trois hommes qui le montaient un seul respirait encore, la cuisse percée de deux balles. Quant au sergent Favier, il était mort et l'on trouva dans sa main crispée le lambeau d'une lettre qui lui annonçait le mariage de M^{lle} Eugénie Giraud avec un second maître de la flotte.

Edouard ADAM.

L'Amoureux de M^{lle} de Cail

Pierre Miquel, le ferblantier de Hondredieu, à petits coups de maillet façonnait sur la bigorne une feuille vibrante dont l'étagage ensoleillait la boutique. Ce faisant, Pierre Miquel chantait. Il avait des doigts ingénieux et l'âme gaie. Sur l'établi, parmi les cisailles, les compas, les fioles où brillaient l'huile de palme et les acides jaunes, resplendissait toujours quelque ustensile nouveau.

Miquel assurait que la batterie de cuisine doit ressembler à une boîte à jouets, car il est bon de déguiser au regard des ménagères la contrainte et la disgrâce du travail. C'est pourquoi il s'appliquait à varier la forme et l'éclat de ses ferblanteries. Il disait ce

matin la chanson de *Rosignolet d'amour* en balançant selon la cadence sa tête crépue :

Rosignolet prend la volée,
Au château de l'Amour s'en va.

M^{lle} de Cail, la fille du docteur, poussa la porte vitrée.

— Bonjour Miquel. Pensez-vous à moi ?

— Vous m'y voyez occupé, fit-il, en ouvrant un sourire plein de dents claires.

— C'est gentil. Anneton est-elle venue ?

— Oui. Elle a voulu prendre le filtre : le marc ne passera plus à travers.

— Parfait. Au revoir, Miquel ; je suis pressée.

— Au revoir, mademoiselle.

M^{lle} de Cail s'élança dans le chemin de pierre et d'herbe qui grimpait au château. Des deux mains elle relevait sa jupe sur ses chevilles fines. Sous les fleurs rouges du chapeau ses cheveux châtons semblaient poudrés de cuivre et sa ceinture de maroquin grinçait selon le mouvement des hanches.

Tout en assurant l'appuyoir, Miquel, par la porte entr'ouverte, regardait s'éloigner la jeune fille. Il admirait comment, en moins d'une année, depuis qu'elle avait quitté le pensionnat, elle avait revêtu d'aisance et de charme. Augustine de Cail était sa sœur de lait. Enfants, ils avaient joué parmi les charrettes et les herses dans la cour du château. Miquel s'en montrait fier. Ses amis lui enviaient cette bonne fortune qui, dans les fêtes votives, lui valait l'attention des danseuses. Augustine de Cail tout enfant avait perdu sa mère. Anneton, la vieille servante, qui ne manquait ni de finesse ni de sens, l'avait élevée avec l'aide du docteur jusqu'à l'âge du pensionnat... Augustine avait quitté sans grand regret ses amies et ses livres ; elle vivait à Hondredieu sans ennui. La seule récréation qui lui fût permise, c'était d'aller aux foires. Elle n'y manquait pas. Suivie d'Anneton, qui portait le panier, elle passait parmi les blouses agitées d'où partaient des jurons, béait devant le charlatan, quitte à se moquer la première de sa propre badauderie ; musait aux vitrines des marchands d'images saintes et de bijoux en toc, écoutait le marchand de plaintes et finissait par une longue pause devant le banc de Miquel. Car Miquel faisait les foires. Certains jours, il attelait Bernat, son âne, à la longue charrette plantée chargée de ferblanteries sur quoi se balançaient des filets rebondis d'éponges pareilles à des morilles et des plumoux de couleur semblables à des coiffures de sauvages. Il vendait aussi, parfois, dans des tubes de verre, des bâtons de vanille, des petits bâtons châtons et givrés. Communément, il carillonnait sur ses casseroles ou soufflait dans un cornet à bouquin, moyennant quoi les ménagères se pressaient autour de son étalage.

Dès qu'il apercevait Augustine de Cail, Miquel cessait tout bruit et négligeait les chalandes. Elle arrivait avec quelque robe nouvelle. Il souriait. Et, tandis qu'Anneton furetait parmi les ustensiles, examinant les nouveaux appareils pour battre les jaunes d'œufs, monter les blancs, liquéfier les purées, Augustine demandait de sa voix chantante :

— Etes-vous content, Miquel ?

Elle entendait par là s'il était content de la vente et c'est bien ainsi qu'il comprenait. Néanmoins, que la foire fût mauvaise ou bonne, il assurait toujours qu'il était content. Et il disait vrai, car c'était, en effet, le meilleur moment de sa journée. Ils échangeaient tous deux de vagues paroles, mais ils y prenaient un plaisir amical. A ce moment, à ce plaisir, Miquel y songeait parfois, le matin, en montant les côtes, et si, d'aventure, le temps se chargeait, dans la crainte que M^{lle} de Cail ne vint pas à la foire, il regrettait de s'être mis en route et songeait à s'en retourner. Mais Bernat, le grison, levant tantôt une oreille, tantôt l'autre, traînait vaillamment, à petits coups de sabots, la longue voiture, dont la toile cirée, trop étroite, ne parvenait jamais à étreindre toute la ferblanterie. Bernat cheminait vers le devoir, vers l'espérance. Et Miquel suivait son grison.

Il arrivait encore, dans ces foires, que des jeunes gens vinssent saluer M^{lle} de Cail ; elle se plaisait à leur découvrir quelque ridicule. Pourtant, il faudrait bien qu'un jour, elle acceptât un de ces ruraux — fonctionnaires, viticulteurs — qui se réunissent d'ordinaire pour la voir monter en voiture sur la terrasse de l'hôtel du Compas-d'Or. Le docteur, qui attelait lui-même, adressait du bout de son fouet un dernier salut à ces messieurs, Augustine inclinait légèrement la tête et Anneton, avant que de tirer son chapelet, commençait à raconter ses impressions de foire : les bœufs « avaient augmenté », les oies... Mais il était rare qu'on rentrât aussi simplement à Hondredieu. Quelque pauvre diable se levait toujours au revers d'un talus : il fallait s'arrêter ; une consultation par rencontre, sur la route, c'est moitié prix.

Deux ans passèrent ainsi. M^{lle} de Cail menait à Hondredieu une vie plaisante et monotone. Le docteur visitait ses malades et ses vignes. La jeune fille gardait la maison — on disait le château à cause des toits d'ardoises, rares dans ce pays de tuiles — ou bien, en compagnie d'Anneton, s'en allait passer l'après-midi chez quelque dame de Cazals ou de Coustille. Elle montait souvent à la ville chez M^{lle} Montcléra, qui était d'humeur enjouée malgré ses tempes grises. M^{lle} Montcléra vivait dans une vaste maison machurée de lierre et flanquée d'un grand pigeonnier en forme de tour. Dans la cour, dès en entrant, on apercevait les étuves pour les prunes et un long hangar pour les tabacs.

M^{lle} Montcléra avait un fils, Marcel, qui achevait à Paris ses études de médecine. De vieilles et solides relations unissaient les deux familles. En 93, Jean-François de Cail, traqué par les patriotes, s'était réfugié chez les Montcléra, tandis que la foule irritée traînait, dans la côte de Hondredieu, les portraits de famille du ci-devant.

M^{lle} Montcléra aimait beaucoup Augustine ; elle le lui prouvait en lui ouvrant ses armoires, en l'instruisant des soins qu'il faut donner au linge.

— C'est à la toile, disait-elle plaisamment, que se reconnaît l'étoffe d'une ménagère. Le nombre et la qualité des serviettes et des draps marquent l'ancienneté et la solidité d'une maison. Un noble, ajoutait-elle, vous ouvre son chartrier ; qu'une femme vous conduise à ses armoires.

Elle révélait à Augustine les secrets de l'aiguille et du crochet.

Le docteur s'arrêtait aussi fort souvent à la ville ; il lisait les dernières lettres de Marcel, que M^{lle} Montcléra rangeait à son intention. Pendant les vacances, ils entamaient, Marcel et lui, d'interminables controverses de médecine et de philosophie. Chose curieuse : c'était le vieux docteur qui allait aux méthodes nouvelles, disant : « Nous ne savons rien, encore, et nous guérissons au petit bonheur ; il faut que nos savants cherchent et se hasardent. Tout l'avenir de la médecine est dans la biologie. » A quoi Marcel répondait par la théorie de la connaissance des tempéraments et de la vertu des simples.

II

La route coupait une étendue de bruyères. L'air était âcre et vert à la bouche. Plus un arbre, pas une cabane, pas une chanson — des bruyères. Hautes, broussailluses, elles répandaient dans la clarté crue du matin une rose douceur de crépuscule. Le « frau » de Lavercantière dans sa nudité fleurie. Souvent le berger erre des journées entières dans ce désert, seul, petit, étonné de sa voix courte, sous les réponses de l'écho. Mais quelle joie, le soir, de voir, au ras des herbes les premières maisons avec leur plumet bleu. Il rit, il pleure, son cœur d'être simple et de pauvre chien perdu est tout attendri d'un bonheur d'exilé qu'on rappelle ; il voudrait attraper l'Angelus qui passe, embrasser la fumée qui vient... Enfin, dans un pli du sol, un bois de pins fit luire ses aiguilles. La voiture entra sous bois. Chacun se trouva délivré du silence.

— Eh bien ! Marcel, demanda le docteur, renouez-vous connaissance avec ce pays ?

— Oui, dit le jeune homme, et voilà dix jours que je ne fais pas autre chose. J'aime ce petit vent.

Il fit claquer la langue.

— Ça se boit comme un vin, dit Augustine.

— Mais oui.

Il prononça ces mots de sa voix grave et timbrée, — une voix d'homme brun. Puis il déclara au docteur :

— Je suis fils de propriétaires paysans, voyez-vous — et je sens qu'il y a de la terre à la racine de toutes mes idées.

Le bois était plein de sourdes foulées. Des troupeaux défilaient sous le croc des labrits. Les femmes fustigeaient les cochons en poussant des cris sauvages : sté ! sté ! menutch ! menutch ! Cependant les buissons griffaient le caisson de la voiture, tiraient le fouet, les arbres décoiffaient Augustine. Il n'était pas jusqu'à la vieille Anneton qui ne rit. De temps en temps, elle affirmait :

— Cette foire du Dégagarés est une des plus renommées et des plus anciennes de tout le Quercy.

— Mais nous le savons, Anneton, nous y venons tous les ans.

— Vous oubliez, intervint Marcel, que j'étais, l'an dernier, en Allemagne à faire de la biologie chère à votre papa.

— On vous oublie si facilement, dit Augustine.

Le bois cessait. Au débouché, comme un coup de vent, ils reçurent l'abolement multiple et confus qui montait de la plaine creuse. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, cette clameur se détaillait en grincement de roues, en cris d'animaux, en vociférations patoises. Quelque bon juron barytonné éclatait parfois comme un pétard dans le conflit d'un marché. Une foule qui s'enflait sans cesse grouillait dans cette combe qu'habitaient deux ou trois maisons. Par les sentiers, les « caminols », on voyait descendre à la file gens et troupeaux comme des ruisselets vers un lac.

— Bonjour, monsieur Cantelaure, dit le docteur au tabellion, emprisonné dans un cercle de blouses chicanières.

— Gare !

On avançait avec mille peines dans ce train de bêtes et de chrétiens. Un paysan ne se range pas ainsi. Il se sent solide, enraciné : on fait un tour pour éviter un arbre, n'en peut-on pas faire un autre pour laisser un homme en paix ? Aussi achève-t-il placidement sa phrase sans omettre un « milodieu » — le juron étant, comme chacun sait, un ornement du discours.

Marcel se retrouvait avec bonheur au milieu de cette activité paysanne. Il reprenait contact avec sa terre quercynole : le docteur avait bien fait de l'emmener ici, car c'est à la foire que se montrait exaltée et bruyante l'âme de ces cantons. Toute son enfance revenait vers lui ; Augustine prêtait, par instant, son sourire et sa voix aux souvenirs.

On descendait un peu, on dominait encore. Là-bas, le grand « foirail ». Un immense carré rouge brun couleur des terres, coulé des bœufs. Ventre à ventre, pesants, immobiles, du soleil sur l'arête du dos, cornes basses, le mufler cherchant la fraîcheur du sol, les bœufs apparaissaient en effet de loin

comme un champ labouré par un jeune homme. Les sillons manquaient de rectitude, le poignet qui avait gouverné le soc était bon tout au plus à brandir la gaule aux dimanches. Et justement, corsetés de satin, luisants, cérémonieux, des « piots » se groupaient en rond. Marcel siffla et des « gourous, gourous » hocquetés, secouèrent les fraises sanguines.

— Vous n'avez pas perdu « les habitudes », remarqua Anneton.

La femme de l'huissier passait en robe chair avec des nœuds violets.

— Enorme, s'écria Marcel.

Et ses yeux se reposèrent sur Augustine, qui portait une robe de crêpon gris perle. Il songea combien cette nuance était douce aux yeux tantôt dans les bruyères. Il fut content que son amie s'habillât avec goût.

Vers midi, ils voulurent déjeuner dans une auberge. Ils allèrent à la plus proche. A peu près quadrangulaire, formée d'une demi-douzaine de grands draps tendus à l'aide de pieux et de fourches, elle tremblait au vent mais elle abritait des regards ; il est bon que chacun ne vous voie pas en ribotte. Une odeur grasseuse, un fumet de civet, s'échappaient, roulés dans un bruit de voix et le piquettement des assiettes, par-dessus les « murs de toile ». On leur fit place. Leur présence fut d'abord une gêne, mais la cordialité du docteur rendit promptement la gaieté aux mangeurs. Anneton fit l'éloge du civet. Un propriétaire de Salviac entretenait le docteur sur la meilleure façon de tailler la vigne. Quant à Marcel, inattentif à l'entourage, il rayonnait. Assis près d'Augustine, il la taquinait, tremblait d'une enfantine envie de l'embrasser quand elle feignait de boudier, tentait de lui prendre, de lui voler la main — chair rosée, dizaine, bague d'argent — lorsqu'elle l'avancait pour saisir son pain ou tendre son verre. Voilà bien trois ans qu'ils ne s'étaient vus ainsi.

— Que pensez-vous de ces enfants ? Anneton, demanda le docteur à sa vieille servante.

— Ils font plaisir à voir, dit-elle.

On les regarda beaucoup dans la foire. Sur leur passage, on citait leurs noms. Le docteur, suivant l'habitude, voyait ses clients et ses amis.

— Et votre frère de lait ? fit tout à coup Marcel.

— Ah ! c'est vrai, dit Augustine, allons lui dire bonjour.

Elle s'orienta. Miquel devait être par ici, sur cette éminence. On entendait ses carillons. Elle l'entra aperçut, parmi les têtes ; il apostrophait les ménagères tout en riant avec son voisin, le marchand de fibres et de fuseaux.

— Aie ! fit tout à coup Augustine, qu'une revendeuse chargée d'un sac venait d'effleurer, la maladroite a dû me dégraffer mon col.

Ils se mirent à l'écart de la foule. La jeune fille, inhabile sans glace, s'impatientait ; soudain, avec un mouvement espégle, elle tendit son cou à Miquel :

— Apprenez ! dit-elle.

— De tout mon cœur.

Ses doigts effleurèrent le cou ; il respira le parfum des cheveux, l'odeur du corsage ; Augustine attendait souriante.

Tout à coup elle aperçut Miquel qui les regardait. Il était devenu très pâle ; une vieille qui voulait savoir le prix d'un objet le tirait par le bras. Mais il restait là, cloué, les yeux fixes, et des crispations douloureuses clignaient ses yeux.

— Ah ! mon Dieu ! dit Augustine.

— Je vous ai fait mal ? demanda Marcel.

— Oui... non... à peine... Ça va bien, merci... venez-vous ?

— Je suis confus de ma gaucherie, s'excusait Marcel... mais vous vous trompez, Augustine, Miquel se tient de ce côté.

— Oui, dit-elle. Mais, voyez ! le pauvre garçon ne sait à qui entendre. La clientèle assiège sa voiture... Nous irons après.

Miquel la vit qui s'en allait.

— Elle m'a deviné, pensa-t-il.

Et il rougit. Voici qu'il était tout bouleversé. Souvent les jours de foire Augustine était passée dans une escorte de jeunes gens, riches, élégants, empressés. Il n'y prenait garde que pour en rire. Or, maintenant, il souffrait. Comment lui, Miquel, humble de naissance et de métier, s'était-il laissé aller à aimer M^{lle} de Cail ? Avait-il jamais formé le rêve impossible, fou, de l'épouser ? Non ! il éprouvait un sentiment bizarre, une jalousie sans espoir et qui se raisonnait. Non, il n'avait jamais eu de pensée d'amour pour Augustine... il la voyait, elle n'était à personne — elle passait avec son rire et ses beaux yeux et la vie était chantante et claire. Maintenant, il se sentait enveloppé d'une grande tristesse, quelque chose venait de s'éteindre en lui... Hélas ! cet amour ignoré remontait à l'enfance. N'avaient-ils point dormi, tous deux, sur le même sein, dans le même berceau de chêne, au rythme des mêmes chansons ? Miquel évoquait ce passé fleuri et sonore ; il y avait des nids tendrement épiés, des fibres façonnées avec l'écorce fraîche des peupliers ou des saules, des girifolées cueillies à la crête des vieux murs. Il y avait aussi les badinages des compagnons et des jeunes filles quand, les jours de « vote », en ceinture bleue et en bottines grinçantes, il dansait la « sautière » de Cazals ou le « mi-tour » de Salviac... Puis elle venait tous les jours pour la joie de ses yeux et de son cœur. De la main, elle poussait les vitres claires et toute la beauté de la vie entrant avec elle. Souvent elle le regardait émailler, manœuvrer l'emporte-pièce, puis elle s'égarait aux miroitements des lames de fer blanc qui déformaient son image.

Tout cela maintenant était fini. Marcel avait pris pour lui tout le bonheur.

Miquel, dressé sur la pointe des pieds, es-

sayait de trouver la foule, d'apercevoir encore le couple qui s'éloignait. Montcléra riait.

— Est-ce de moi, qu'il se moque ? dit à demi-voix le ferblantier.

Ses poings se crispèrent, ses yeux se chargèrent de haine.

— A quoi pensés-tu donc, lui cria le marchand de fibres, je parie que la vieille est partie sans te payer.

III

Le couchant que la nuit pressait sur les coteaux avait des couleurs de vendange, le docteur maîtrisait l'impatience du cheval qui « sentait l'avoine ». Augustine et Marcel, côte à côte se taisaient. Un bonheur d'amour enchantait leurs rêves. Des lueurs passaient dans les bois, couraient dans les bas-fonds, rampaient sur le flanc obscur des collines. Des charrettes croisaient la voiture. Une femme accroupie sur des sacs protégeait de ses mains rougies une chandelle allumée. Bientôt les cloches de Thédillac et celles de Peyrilles se répondirent. Anneton tira son chapelet. Avec la nuit qui venait, le front de Marcel se rapprochait des cheveux d'Augustine. Aux montées lentes, les grillons crisèrent ; chaque herbe avait sa chanson. Dans les fossés sonnait le pipeau de la rainette.

Et voici que la lune fumeuse et rouge se leva sur les châtaigneraies ; on eût dit qu'une meule flambait dans la cour d'une ferme. Anneton, qui en était au dernier grain de son chapelet, se signa. Son cœur de paysanne, si mêlé aux choses de la terre, connut l'angoisse.

— Voyez, dit-elle, tout le ciel est en sang ; ce fut ainsi l'année de la guerre.

Augustine frissonna ; Marcel prit dans sa large main la petite main de la jeune fille et la garda soyeuse et tiède comme un oiseau. Les deux mains, très émues, se parlèrent.

Au détour de la route, — on arrivait à la descente de Gindon, — un tintement confus retentit, pendant qu'une carriole se rangeait précipitamment. C'était Miquel qui rentrait à Hondredieu. Mais, pour se garer trop vite, il prit mal ses mesures ; toute sa ferblanterie, dans un miroitement de lune, versa avec un grand fracas sur le bord du chemin.

Le cheval, qui avait bronché au premier bruit, se cabra brusquement en faisant gémir les brancards ; puis, tout à coup, partit à fond de train. Il était emballé. La stupeur écrasa les cris sur les lèvres. La danse commençait. Les roues tranchaient les mètres de pierres, les moyeux écorchaient les talus. Les deux pieds contre le tablier, arc-bouté, le docteur tirait sur les rênes.

— Sciez ! sciez ! criaient Marcel.

Le vent sifflait dans la crinière, dans les cheveux. Augustine, Anneton, Marcel se heurtaient dans les sursauts de la voiture, trépidaient avec elle. Les quatre roues ronflaient.

Miquel, épouvanté, s'était penché sur la route, qui descendait en larges lacets vers Carals. Il vit la lanterne voler dans un champ. Sans doute, le docteur, dont le poignet était connu, aurait assez de force pour diriger le cheval dans les grands tournants. Encore fallait-il que les guides fussent résistants. Mais, là-bas, il y avait un coude brusque, raide ; dans quelques minutes ils y seraient. Là-bas, fatalement, c'était l'écrasement contre le rocher, ou la chute dans les vignes pierreuses, hérissées de piquets. Miquel sentait ses tempes se serrer. Augustine était dans cette voiture... mais Montcléra n'y était-il pas avec elle ? Ah ! tant pis pour ce Montcléra dont il voyait encore le rire — le rire railleur et mauvais — devant ses yeux. Qu'il fût broyé, celui-là, qu'il mourût avec le bonheur qu'il avait volé !

D'ailleurs, pouvait-il sauver quelqu'un, lui, Miquel ? et s'il le faisait ne se moquerait-on pas de lui ? Ces pensées tournaient dans son cerveau, rapides, violentes, affolées.

Oui, il pouvait sauter tout droit, au risque de se rompre dix fois le cou, et tenter de joindre la voiture avant le tournant. C'était bien difficile ; n'était-ce pas trop tard ?

Il apercevait la voiture par moments. Des gens appelaient au secours.

Soudain un cri de femme déchira l'air.

— C'est elle, dit Miquel.

Il sauta dans les luzernes, dans les vignes, traversant la route pour sauter encore, fou, hors d'haleine, déchiré, blessé, les larmes aux yeux ! Arriverait-il ?

— Les rênes vont se casser, dit le docteur ; à la grâce de Dieu.

La voiture roulait vers le tournant comme une trombe ; dix mètres peut-être l'en séparaient. Une masse s'abattit sur la tête du cheval. Il y eut un bruit sourd, des grincements de fer dans les pierres, la vitesse fut amoindrie, entravée, et le cheval, au bout de vingt pas, s'éroula dans les brancards brisés.

Les deux hommes sautèrent sur la route ; tout le monde était sauf. Marcel enleva Augustine dans ses bras, tandis que le docteur tirait d'entre les pattes du cheval une loque humaine.

— Ce pauvre Miquel ! dit-il d'une voix douloureuse.

Il le porta au bord du talus, appela Marcel et tous deux nerveusement lacerèrent les habits. Ils tâtaient les côtes enfoncées ; mais le vieux docteur secoua la tête : il venait de voir près de la tempe un trou saignant. Les battements du cœur s'affaiblissaient.

— Vite, dans le caisson de la voiture, dit le docteur, il y a une fiole.

Augustine s'était approchée ; elle interrogea son père.

— Oh ! c'est bien fini, ma pauvre enfant. Puis, comme Marcel ne trouvait pas assez

vite le flacon demandé, le docteur courut à la voiture.

Alors Augustine de Cail se pencha sur cet ouvrier qui l'avait aimée sans le savoir, sans le dire autrement qu'en mourant pour elle et, furtive mais de toute son âme, elle posa ses lèvres sur le front meurtri. Miquel eut un dernier regard. Il emporta avec la blonde douceur du clair de lune, l'image de deux yeux en pleurs et le souvenir d'un baiser d'amour.

A. LE HÊTRE.

J'AIME VOS GRANDS YEUX D'EXILÉE

Compagne si tôt en allée
Que j'ai croisée en mon chemin
Et dont j'aurai frôlé la main,
J'aime vos grands yeux d'exilée.

Pour leur douceur un peu voilée,
Pour la pureté de leur deuil,
Pour leur tendre et pensif orgueil ;
J'aime vos grands yeux d'exilée.

Vers mon âme un instant troublée,
Dans un regard plus lumineux
Votre âme a jailli toute en eux !
J'aime vos grands yeux d'exilée.

Je suis rentré dans la mêlée,
Vous êtes partie au hasard :
Nos noces furent un regard.
J'aime vos grands yeux d'exilée.

Emile HINZELIN.

Le Puits du Tintamarre

Avec son habit noir à la française et son bec jaune, le merle du cinquième salua la naissance du jour à sa manière.

S'éveillant après un court sommeil peuplé de rêves curieux, comme on peut faire les merles, sa première pensée fut pour le refrain bref, entré dans sa mémoire d'oiseau, et il se mit à siffler : « J'ai du bon tabac ! »

« J'ai du bon tabac ! » proclama-t-il de sa haute fenêtre sur la cour endormie encore et pareille à un puits, avec ses croisées silencieuses où séchaient des hardes sur des cordes.

Le sommeil des autres gêne ceux qui ne dorment pas, de même que la douleur du voisin nous fait supporter la nôtre.

Quand j'étais soldat, j'avais ma montre de dix minutes, le matin, et le sergent du poste, qui me demandait l'heure, faisait ainsi sonner le réveil un moment avant la minute réglementaire.

Moi, tout rêche de ma nuit passée au corps de garde et de mes stations dans la guérite, à regarder d'un œil lourd la lune juste au-dessus de ma balonnelle, je me réjouissais en pensant aux camarades brusquement arrachés du lit où ils comptaient demeurer un peu plus.

Et plus loin dans mes souvenirs, alors que j'étais un petit grimaud aux doigts tachés d'encre, et qu'on m'avait gardé à la maison à cause de mes dents et de ma joue enflée, je me sentais moins malheureux si quelque vieille femme, venant demander une prise à ma grand-mère, disait en me regardant : « Hé ! il a mal aux dents. Notre Jean a crié toute la nuit ; c'est un vent qui passe. »

Je ne sais pas si le merle obéissait à ces sentiments, et si la solitude le faisait siffler de cette sorte, mais la cour était pleine de roulades pressées, courtes, sonores, et c'était, dans la tranquillité de l'heure, comme si l'on eût tambouriné des marches sur les vitres des croisées. Ce jour-là était un lundi ; vous savez, un de ces matins de lundi qui semblent s'étirer paresseusement, un peu détraqués d'avoir fait la fête le dimanche, un de ces matins où le soleil paraît ne vouloir pas sortir du lit bleu du ciel, un de ces matins de lundi pleins de regrets, où l'on recommence la semaine, vaste et pareille à un désert où brille très loin l'autre oasis dominicale que l'on n'atteindra qu'après six longs jours de marche, d'épreuves, d'ennuis et de travaux, si on l'atteint.

Sautant sur les petites bûches parallèles de sa cage, le merle s'exaspérait, heureux de l'aube vermeille et déjà tiède.

« J'ai du bon tabac ! » Il croquait deux grains de mil, déchiquetait une feuille de salade.

« J'ai du bon tabac ! » Il buvait une goutte d'eau, tournait sa tête vive, lisse, ronde et noire d'où son bec sortait comme un clou jaune, lustrait ses plumes... « J'ai du bon tabac, j'ai du bon tabac ! » C'était toute la joie débordant son âme fragile d'oiseau qui sifflait dans cette impitoyable brède de chanson.

Son plus proche voisin, un étudiant, dont les volets n'étaient qu'entre-baillés, s'éveilla le premier.

On entendit sa voix encore lourde de sommeil : « Assez, le merle ! » et une autre voix plus claire lança dans un éclat de rire : « La jambe, avec ton tabac ! »

Le jeune homme avait passé le dimanche à la campagne avec sa voisine ; ils étaient rentrés sans doute très tard par le dernier train de Robinson, des Lilas ou de Romainville, et le couplet les troublait fort.

Non parce que le sommeil devenait impossible à cause de ces trilles pointus qui pénétraient entre les lames des persiennes et emplissaient la chambre, mais ce sifflet était semblable à l'avertissement importun rappelant un devoir impérieux à ceux qui l'oubliaient dans un beau songe.

En effet, on dîne avec une petite amie, un

peu folle dans un cabaret de banlieue, sous la tonnelle, où les volubilis s'ouvrent à la fraîcheur.

On chante ; l'omelette est manquée, mais le vin blanc clair pétille et les dents de la jeune fille brillent lorsqu'elle renverse la tête pour boire au verre grossier.

La nuit est pleine d'étoiles ; on a le temps, l'express ne passe qu'à minuit et la gare où les sonneries électriques bourdonnent sous les houblons et les lierres n'est pas loin.

L'hôtelier obséquieux vous traite en personnage d'importance, parce qu'on est au commencement du mois et que l'on a quelques louis chauds dans la poche comme de petits morceaux de soleil durci et qui fondent cependant ainsi que des glaçons dorés.

On retourne en rapportant des fleurs champêtres et de mauvaises herbes qu'on met dans la fraîche corbeille de porcelaine de la cuvette. On est heureux et le lendemain, c'est-à-dire quatre ou cinq heures après le retour, un insupportable oiseau vous siffle un refrain ridicule.

« J'ai du bon tabac ! Ton examen est dans sept jours. J'ai du bon tabac ! Tu n'as rien fait de l'année, tu ne sais rien. J'ai du bon tabac ! Il y a trois examinateurs derrière une table verte, pareils aux juges de l'enfer antique, et chacun est plus terrible que l'autre. J'ai du bon tabac ! Tu seras plus muet qu'une carpe lorsqu'ils te parleront des échanges, des valeurs ou de la constitution hongroise ! »

Six heures sonnent à un tas d'horloges et de clochers. La voisine du jeune homme se leva pour aller à son atelier. Elle était sans doute modeste et passait ses journées courbée sur un petit établi, attachant à de blancs chapeaux de bergère des grappes frisées de lilas, de lourdes roses ou des marguerites étoilées ; et, tout en s'habillant, elle chantait :

C'était, l'en souviens-tu Lison,
Un beau dimanche ?
Je t'emmenais à Robinson,
En robe blanche...

Mais, lorsqu'elle se taisait, l'oiseau continuait à siffler. L'enfant du concierge, qui avait fait son domaine de la cour, mal débarbouillé, un bout de chemise passant par le trou de sa culotte courte, sortit et, découvrant un tambour de bazar, cadeau de quelque anniversaire, exécuta de naïfs roulements, ouvrit le ban, donna le signal du tintamarre.

Les fenêtres s'ouvraient une à une, les volets claquaient contre le mur, les stores montaient avec un bruit de fagots secs accrochés à des poulies.

Des ménagères en camisole secouaient la nappe de la veille pour le café au lait du matin, et l'enfant, en bas, levait la tête sous cette pluie de miettes tombant des grands linges blancs, bleus, à carreaux, à bandes rouges, portant tous les marques rondes des bouteilles et secoués comme des drapeaux.

Une jeune bonne étourdie, ayant laissé dans la sienne un petit plat de fer-blanc, le précipita à tour de bras sur le pavé de la cour.

Il y fit un clair fracas métallique, résonna, roula, et l'enfant, ayant voulu le lui relancer, sans succès d'ailleurs, l'écuille se mit à dégringoler de la fenêtre au sol une cinquantaine de fois.

Le merle accompagnait toujours le bruit naissant et de plus en plus fort.

Pris de remords, l'étudiant avait ouvert en baillant un code épais et s'était mis à bûcher dans la perspective sinistre de l'examen, mais il ne put y tenir, et alors, pendant que son amie enfonnait un refrain à la mode, il déclama comme un orateur, comme un tribun sur des tréteaux un jour de soulèvement populaire ; puis, tel un juge devenu subitement fou dans la chaleur accablante d'une audience d'été, il récita des fragments latins des Pandectes.

Les locataires, de petits employés qui s'habillaient afin de gagner leur magasin ou leur bureau, ouvrirent les croisées et vinrent, les cheveux mouillés, en bras de chemise, se donner un coup de peigne ou attacher leurs bretelles en regardant ce qui se passait.

Un monsieur qui se rasait à sa fenêtre et qui tendait son cou vers un petit miroir, un cou où la pomme d'Adam montait et descendait, comme le mercure affolé d'un baromètre pendant un orage électrique de juillet, cria que ce merle l'empêchait de faire sa barbe.

Ce fut une nouvelle averse de rires.

Seuls, comme un reproche, au quatrième étage, des contrevents demeuraient fermés et les gens gouaillaient :

— Faut qu'ils aient le sommeil solide, tout de même !

De fait, le vacarme prenait des proportions inquiétantes.

Une sorte de folie joyeuse, contagieuse, soufflait sur la cour.

L'enfant du concierge roulait à crever la peau de son tambour, l'étudiant faisait une véritable plaidoirie, deux hommes, en chœur, reprenaient le refrain de la chanson que vocalisait la modiste, le monsieur à la barbe sensible riait ou plutôt gloussait comme une poule, et au milieu de tout cela, l'oiseau sautillait dans sa cage en sifflant toujours.

La concierge sortit avec son balai, mais tout le monde faisant sa part de charivari, personne ne pouvait se plaindre, et rassurée et amusée elle entra dans sa loge en riant.

Elle avait laissé à son fils fort occupé un bol de lait qu'il oublia par terre et que le chien, car il y avait encore un chien, japa sournoisement, surveillant son jeune maître d'un œil oblique, l'échine tendue et frémis-

sante, prête à recevoir le coup de bâton ou de soulier qu'il savait mériter.

Lorsque le moutard s'aperçut du larcin, il pleura sans cesser pour cela de battre sa caisse.

Le vacarme montait joyeusement vers le grand ciel pur de ce matin d'été, sans nuages et qu'embuait vaguement la chaleur naissante. On n'entendait plus rouler les camions sur le pavé de la rue, et la voix de l'oiseau sombrait dans le bruit augmenté d'instant en instant d'une note nouvelle, d'une trouvaille inespérée et folle.

Un petit marchand d'habits pénétra dans la cour avec sa lustrine verte et déjà gonflée sur son bras ; c'était le père Anselme, bien connu dans le quartier, vieux comme un banc, sourd comme un pot et qui, croyant avoir affaire à des clients qui l'attendaient, lança son plus éclatant : « Marchand d'habits ! Avez-vous des habits, habits ? »

Tout le monde répéta longtemps ce cri, et le vieux ne s'en allait pas, ayant le temps, étonné seulement de voir à chaque fenêtre un visage hilare d'homme ou de femme qui se tordait.

Il resta là sans comprendre, poussant de temps en temps l'appel mélancolique de sa corporation et changeant sa lustrine d'un bras sur l'autre.

De l'entresol, quelqu'un lui lança même un chapeau dont il ne voulut pas et qu'il repoussa du pied sans se fâcher.

C'était un antique gibus, évasé, rebrous-sé, avec des touffes de soie collées en pinces comme les poils d'un chat surpris par la pluie ; et il était pareil à ce haut-de-forme que je vis une fois dans la basse-cour d'un paysan, et qu'on avait à demi enterré et bourré de paille pour y faire couver les poules.

Puis ce fut le tour d'un marchand de tonneaux qui criaît dès la porte : « Avez-vous des tonneaux ? tonneaux ! » et qui recula, stupéfait.

Il était jeune, vigoureux et nullement sourd comme le père Anselme, et se crut un moment dans la cour d'une maison d'aliénés.

La concierge lui expliqua que tous les locataires s'étaient solidarisés et que ce tintamarre avait pour raison de couvrir le sifflet du merle, qu'elle lui désigna.

Le jeune homme, alors, les bras nus, hurla ses tonneaux, suffoqué par le rire, et s'épongeant avec un large mouchoir à carreaux rouges qu'il tira de la vaste poche tenant tout le milieu de son tablier relevé, comme un kangourou qui aurait volé un morceau de colonnade à une négresse.

A ce moment, parurent un homme et une femme, deux chanteurs ambulants, aussi ahuris que le tonnelier.

On leur jeta quelque monnaie et ils commencèrent, malgré la tempête déchaînée.

On entendait mal ce qu'ils disaient.

C'était une chanson à deux et à répliques. La femme y répondait à l'homme.

Il avait une jambe de bois et fort mauvaise mine ; elle cachait un œil sous un emplâtre, portait son bras droit en écharpe et n'avait qu'une poignée de cheveux grasseux sous un chapeau d'enfant trop petit et qui n'était plus qu'une coiffe sans garnitures.

Dans ce que l'on parvenait à saisir de la chanson, elle le suppliait de s'enfuir avec elle ; elle quitterait la cour du roi, son père, elle n'emporterait que sa rivière de diamants, ses bracelets et ses perles dans un coffret d'or et n'emmenerait que son levrier fidèle, qui bondirait devant eux, au clair de lune.

Lui parlait de chevancer d'impétueux étalons, de l'enlever sur sa selle, de ses immenses cheveux blonds sous les rayons des étoiles, de grands arbres, de ses châteaux et de l'amour !

Alors, au milieu de ce duo passionné, et quand la belle princesse répondait au prince charmant de son cœur, la fenêtre du quatrième, qui jusque-là était demeurée close, s'ouvrit largement.

Celui qui, de l'intérieur, avait repoussé les volets, entra en scène, et ce fut brusquement comme l'apparition d'une grosse caisse dans un léger et gazouillant orchestre de flûtes et de hautbois.

M. Ravinot, un ancien adjudant de l'infanterie de marine, qui avait suivi tout le concert caché derrière ses persiennes, couronna le spectacle.

Il avait rapporté de ses campagnes un tas d'objets étranges et possédait un grand tambour africain, très haut, très entaillé et décoré d'images bizarres et qui faisait dans son salon l'office de ces petites tables sur lesquelles on met des pipes, des cigarettes et du tabac dans un pot.

Il débarrassa son tambour, l'appuya sur le rebord de la croisée, et à tour de bras, frappa sur la peau tendue.

L'instrument rendait des sons lugubres, souterrains et sourds, comme lorsqu'il entraînait à l'attaque d'une mission ou d'une colonne, l'horrible et gesticulante tribu des Soudanais.

On eût dit que les hordes de Bou Bakar Ségou montaient à l'assaut de ce paisible quartier, et on s'attendait à voir déboucher dans la cour l'avant-garde de l'armée noire. Cela dura quelques instants.

On eut peur des agents, et puis sept heures sonnaient, et chacun devait se hâter vers le magasin, l'atelier ou le bureau.

L'adjudant Ravinot lui-même était employé quelque part.

Le silence revint. Quant au merle, qui pendant ce tintamarre était demeuré visible dans sa cage sans qu'on entendît son sifflet, pareil à ces oiseaux qu'on voit voler sur les branches, et qu'on

croit muets parce que le bruit de l'orage dans les branches fouettées empêche d'ouïr leurs cris, étonné, mais imperturbable, il proclama de nouveau, sur la cour devenue calme, qu'il avait « du bon tabac » !

LÉO LARGUIER.

LE VOYAGE EN FRANCE

Les Fiancés errants. — Pour que le Bonheur dure ! — Tout le Réseau d'Orléans : du Soleil de Gascogne aux gais Matins de Touraine.

Loches, 15 mars.

Le bonheur rend égoïste et paresseux aussi. J'ai pensé l'autre semaine à l'écrire comme d'habitude, mais je n'avais à dire que des impressions déjà ressenties et des émotions que tu n'aurais pas voulu comprendre, monsieur l'insensible... J'ai eu peur de l'agacer en te racontant qu'avec Ena et sa jeune sœur j'avais voulu refaire le parcours délicieux de la côte dorée, que je n'avais quitté Biarritz à regret que pour aller bien vite revoir Arcachon. Maintenant, c'est fini. Nous avons notre compte, si j'ose m'exprimer ainsi, d'aurores lumineuses, de midis triomphants et de crépuscules bleus et chauds.

Nous avons quitté le Midi. Et j'ai du nouveau à te raconter.

Le Sud-Express nous a emportés vers Angoulême, Poitiers, l'Indre. Nous verrons bientôt la Loire et nous visiterons la Touraine, pays des châteaux merveilleux. Que dis-tu de pareilles vacances de Pâques ? Si tu savais, mon Paul, à quel prix dérisoire et avec quelles facilités on peut se promener trois semaines durant dans ce jardin de la France qu'est le bassin de la Loire ! Si tu savais cela, tu viendrais nous rejoin-

Angleterre, des romans à la pile. Ma blonde amie voulait pour sa collection un petit caillou du sol de son cachot. Moi, j'espérais bien voir autre chose.

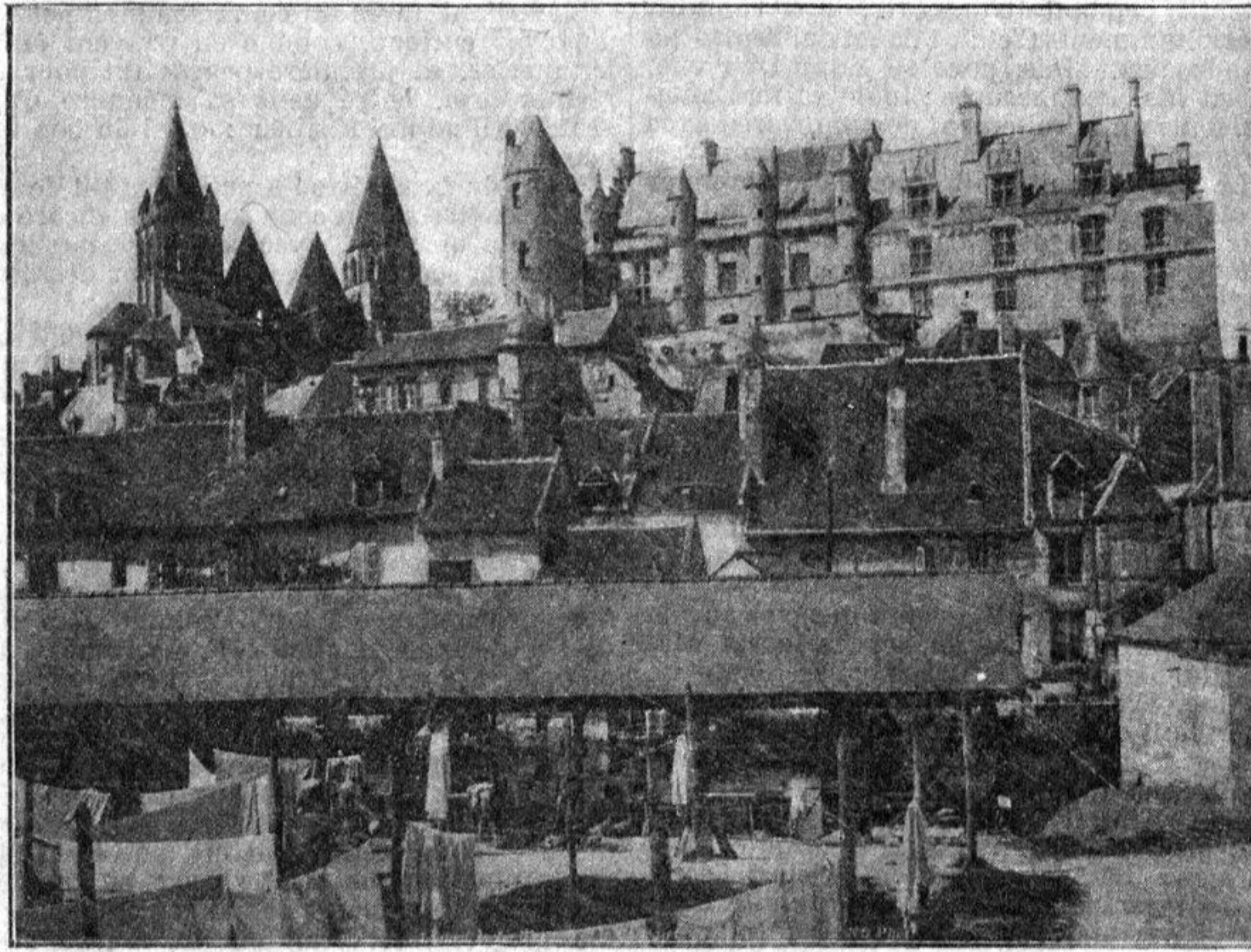
Je ne fus pas déçu. Imagine, mon Paul, une ville-bijou de cinq mille habitants, perchée sur les coteaux au bas desquels l'Indre s'en va, dormant, vers la Loire. Les maisons roses, les jardins joyeux sont dominés par la masse rugueuse, toujours fière, d'un château moyen-âge, nid d'aigles, de féodaux farouches, et dont une aile tombe en ruines.

Cette petite bourgade est pleine de merveilles. Non seulement l'hôtel de ville, tout mignon, est de pur style Renaissance, mais dans une rue qui conduit au château il y a quatre maisons qui mériteraient d'être démontées pièce à pièce et installées dans la cour d'un musée.

La ville d'à présent s'est édifiée en partie, telle une coquette peureuse, dans le cadre splendide des anciennes murailles bordées de fossés qui constituaient autrefois l'enceinte du château. Cette enceinte avait deux kilomètres de développement et subsiste en grande partie.

Le vieux nid d'aigles fut château royal, tu le sais. Et il contient le tombeau de la « dame de Beauté », de cette Agnès Sorel, qui fut la Pompadour de ce pauvre idiot de Charles VII ; mais une Pompadour bienfaisante. Le tombeau est dans une des tours. Un brave gardien raconte à Ena l'anecdote curieuse qui fit plus pour la renommée d'Agnès, après sa mort, que son rang de concubine royale... Les moines de Loches avaient accepté d'elle un legs considérable et consentirent, pour ce fait, à inhumer dans leur église cette péripatéticienne d'antan. Mais des scrupules leur vinrent par la suite. Ils demandèrent au roi Louis XI la permission de se débarrasser de la dépouille d'Agnès.

— Je veux bien, dit le rusé monarque,



Le Château de Loches et la Collégiale de Sainte-Ours

dre... Mais voudras-tu le savoir ? Auras-tu le courage d'aller chercher à la gare du quai d'Orsay la moindre brochure explicative ? J'en doute si fort que je vais recommencer à me faire pour toi le peintre malhabile mais sincère des beautés de notre pays.

Angoulême et Poitiers ont fourni à Ena, irrémédiablement Anglaise, l'occasion de feuilleter une demi-douzaine de guides et d'épuiser dans son Kodak une douzaine au moins de plaques perfectionnées... Elle sait maintenant que si l'une des tours de la superbe cathédrale angoumoise manque à l'appel, c'est parce que les calvinistes l'ont brûlée. Elle est allée voir la statue de Marguerite de Valois dans le jardin de l'Hôtel de Ville, autrefois jardin du château, où l'on donnait des tournois et cours d'amour. Elle affirme que rien n'est plus joli à contempler que la vallée de la Charente, vue de la promenade de Beaulieu.

Et dans Poitiers, l'historique et silencieuse Poitiers, j'ai été honteux de mon ignorance. C'est Ena qui, armée de ses guides, m'a conduit au champ de bataille de Maupeou, tant funeste à ce vieux Jean le Bon.

— English Victory !... Elle ne m'a dit que cela, mais avec quelle fierté ! Et les Jean Goujon du musée ! Et les ruelles tortueuses aux maisons admirables ! Et les parcs somptueux des couvents dont les chapelles se renvoient l'Angelus du soir par tintements argentés ! Et Sainte-Radegonde, Notre-Dame-la-Grande, Saint-Hilaire... Poitiers est le paradis des amoureux de belles architectures.

— Mais vous, master Raymond, vous n'êtes qu'un amoureux tout court !

Ena parlait alors avec dédain. Je n'avais rien à répliquer. C'était si vrai...

A Tours, troisième arrêt. Le temps de constater que le vin de Touraine et les menus savants célébrés par ce gourmand de Vendôme n'avaient souffert d'aucune décadence. Nouveau départ. Ena voulait voir Loches, et surtout la prison de Ludovic Sforza. Sur ce malheureux, on a fait, en

mais rendez aussi l'argent de la gourgandine...

Agnès ne fut point transférée. Sous Louis XIV seulement, les pauvres restes de la dame de Beauté furent enfouis en lieu moins noble.

Ena est ravie. Sa joie n'a plus de bornes lorsqu'on la conduit au cachot de Sforza, qui laissa gravés sur le mur son portrait et un recueil de pensées pas transcendantes pour un sou... Elle a son caillou... Quel bonheur !

Installé sur le vieux parapet, je regarde le paysage qui s'estompe dans la brume du soir, la rivière qui s'en va doucement, comme à regret, dans la vallée aux teintes sombres que couronnent des bois touffus. Les cultures sont innombrables, splendides. Il y a ici une fertilité de Beauce dans un Eden peuplé de souvenirs. Ici comme ailleurs, la France est bien belle...

A bientôt, mon Paul.

Raymond GLARISSE.

Le Masque Mauve

Après un dîner d'hommes qui nous avait réunis quatre ou cinq vieux amis dans l'atelier du peintre Hirck, comme nous devisions, évoquant de joyeuses anecdotes du temps passé et surtout des anecdotes de carnaval et de mi-carême, l'un de nous s'adressa à Guillaume Morlet, en train de fumer méthodiquement sans mot dire.

— Tuidieu ! mon cher, c'est toi qui dois en avoir à nous conter ? Toi qui as voyagé un peu partout ; avoue, hein ! qu'il t'en est arrivé de piquantes ?

Pour toute réponse, il eut un geste vague, tandis qu'un pli léger se creusait entre ses sourcils.

— Allons, Morlet, exécute-toi, nous sommes entre camarades, et si tu désires garder quelque mystère à tes confidences, sois sûr de notre discrétion, mais ne nous fais pas languir ainsi, que diable !

— Vas-y de ton petit récit. Dans quel cadre le places-tu seulement ? En Italie, en Suède, en Egypte.

Guillaume sembla hésiter un instant, secoua sa tête blanchie, puis, retirant lentement sa pipe de ses lèvres, une expression sérieuse répandue sur son beau visage :

— Non, le souvenir, le seul souvenir de ces jours de folie qui se soit gravé dans ma mémoire et y demeure intact après un tel temps écoulé, n'a rien d'exotique. Ce n'est ni sous le ciel bleu d'Italie, ni dans cette Suède septentrionale, ni là-bas au-delà de l'Afrique, ni nulle part d'ailleurs de ces pays lointains où j'ai vécu, mais c'est ici même, à Paris, que s'est passée l'étrange et si rapide histoire et que m'est apparu en une fugitive vision le « masque mauve », ce masque mauve auquel ma pensée a si souvent rêvé depuis...

Il y avait à peu près vingt mois que j'avais quitté l'Ecole centrale où, à la suite de mon dernier concours brillamment soutenu, j'avais été envoyé à Barcelone pour le projet d'étude d'un tracé de chemin de fer, lorsqu'un congé d'une quinzaine de jours m'avait été accordé.

J'avais beaucoup tenu à ces vacances puisqu'elles devaient coïncider avec l'époque du mariage de mon frère Etienne qui, peu de semaines auparavant, m'avait annoncé ses fiançailles avec M^{lle} Philiberte d'Aiglemarche.

De longue date, notre famille était liée avec celle des Aiglemarche, et tout enfants, nous avions joué avec M^{lle} Philiberte, nous avions continué à la voir de loin en loin, à travers nos adolescences studieuses, et plus tard, nous l'avions retrouvée et rencontrée dans le monde, où régulièrement chacun de nous l'invitait pour deux valses : une au commencement de la soirée, une autre à la fin, ni plus, ni moins.

C'était une petite personne assez jolie peut-être, mais déplorablement timide, et si insignifiant en somme, que le choix d'Etienne me surprit beaucoup.

Dès mon retour, correct, j'allai saluer les dames d'Aiglemarche, et Philiberte, fiancée de mon frère, Philiberte, ma belle-sœur future, me parut toujours identiquement semblable à elle-même : une jeune fille distinguée et bien élevée, s'habillant avec goût, mais parlant à peine et donnant très exactement l'impression de quelque poupée d'éclaire, de quelque créature parfaitement nulle.

Bien qu'Etienne n'eût rien absolument d'un amoureux enflammé, il n'en était pas moins très satisfait de son mariage, et la perspective de son rôle nouveau, et son installation nouvelle lui plaisaient si visiblement que son entrain et son ardeur finirent par me gagner peu à peu, et vaguement, confusément, l'idée germa en moi de l'imiter et de prendre femme à mon tour.

Mon frère, témoin de cette crise et de ces affres de célibataire, encourageait, de toutes ses forces, mes velléités matrimoniales.

Une amie de Philiberte, M^{lle} Jenny Langlade, était tout à fait — à son dire — l'épouse qu'il me fallait, et lorsque je l'aurais vue, je ne manquerais pas sûrement de constater le doigt du destin.

Je ne demandais pas mieux que d'y croire, et j'attendis avec confiance et sérénité que l'index de la Providence voulût bien diriger mon hymen.

Nous touchions à la dernière semaine de mars, et par conséquent à la date fixée pour le mariage.

Le mercredi, un dîner intime précéda chez les d'Aiglemarche la signature du contrat.

Je fus donc présenté à Jenny Langlade, une grande jeune fille brune, très séduisante, avec des yeux noirs qui luisaient comme des diamants et des lèvres rouges qui souriaient toujours.

Placé à côté d'elle, la glace entre nous fut vite rompue, et, si elle me parut d'un voisinage agréable, il était clair de deviner que, de son côté, elle ne jugeait pas le mien indifférent.

Au troisième service, je savais que son esprit aventureux, épris d'étranger et d'imprévu, souhaitait de longs voyages aux quatre coins du monde ; par conséquent, une vie un peu nomade n'était pas faite pour lui déplaire. Au dessert, j'avais acquis la certitude que devenir la femme d'un ingénieur tel que moi pouvait admirablement lui convenir.

Lorsque, après un aimable marivaudage, je la quittai, j'étais assez content à la perspective que deux jours plus tard, pour la célébration du mariage, je devais lui servir de partenaire, et toute la nuit j'eus des rêves absurdes, à travers lesquels je promenais ma brune compagne, dont le front blanc par moments se couvrait du voile nuptial. A mon réveil, j'y songeais encore. Mais c'était le jour de la mi-carême — cette date chère aux blanchisseuses de lavoir — et mes pensées furent vite distraites.

II

Si vous vous en souvenez, Hirck, vous vintes me chercher pour sortir et nous passâmes l'après-midi au milieu des confetti et des lazzi de la foule. Le soir, nous devions — afin d'achever la nuit par quelque bouffonnerie stupide — nous retrouver dans un boui-boui de Montmartre.

J'étais rentré m'habiller dans le petit rez-de-chaussée que j'habitais avec mon frère, à l'angle de la rue de Lisbonne et de la rue de Courcelles. Etienne, lui, était absent, passant, comme toujours, la soirée auprès de sa fiancée.

Une fois prêt, il était dix heures environ, comme je me disposais à sortir, je trouvai, embusqué dans l'ombre de ma porte cochère, un domino mauve, masqué de mauve également.

La chose, en un tel jour, n'avait rien que

de très naturel ; pourtant, dans la solitude de ce quartier désert, où les joyeuses rumeurs de la ville ne parvenaient guère, elle me surprit un peu.

J'allais passer cependant, lorsque la déguisée — sous le vêtement souple on devinait un corps de femme — s'approcha de ma personne.

D'un geste rapide, elle passa une main sous mon bras et à travers le gant de Suède je sentis cette main brûler comme du feu.

— Que veux-tu de moi, petit « loup » mauve ? plaisantai-je gaiement à tout hasard.

— Te parler.

— A merveille, mon bel ange, mais, d'abord, qui es-tu ?

— N'importe !

— Ah ! bon ! une intrigue en règle, alors ! Est-ce l'avenir que tu vas me prédire, dis ?

— Je n'ai pas à m'occuper de demain, hier me suffit.

— Sais-tu que, pour un carnaval, tes propos manquent d'entrain ?

— Les masques sont-ils faits pour abriter

le parc élégant. A l'entrée, une petite allée se montrait, ombragée de verdure ; personne ne passait ; nous étions seuls. Il faisait presque chaud, une nuit tiède et parfumée de printemps, une vraie nuit de folie et d'amour.

Je m'assis à l'extrémité du premier banc venu et invitai ma nouvelle amie à y prendre place ; mais elle refusa et demeura debout.

J'avais oublié Jenny Langlade et mes projets d'avenir ; je vous avais oublié vous-même, mon pauvre Hirck, et notre rendez-vous ; j'étais tout à la curiosité de l'aventure.

— Eh bien ! parle ! dis-je à l'inconnue que je voyais immobile et silencieuse. Pourquoi es-tu venue ?

Alors, dans un bruissement de soie mauve, elle se pencha tout près de moi, tout près, jusqu'à m'effleurer — telle une caresse furtive — de la dentelle du long manteau, et elle haleta plutôt qu'elle ne murmura :

— Pourquoi je suis venue ? Pour te dire que je t'aime, que je t'adore, et pour que

Et déjà j'avais la main vers le petit morceau de satin qui la déroba à ma vue ; mais elle se rejeta en arrière, en poussant un cri si strident, si épouvantablement déchirant, qu'effrayé, je m'arrêtai.

Sous le camail ample, je la vis frissonner et trembler et j'eus nettement l'impression qu'elle avait mortellement pâli derrière son masque mauve.

Dépitée, j'essayai de ruser, en la prenant par l'amour-propre :

— Tu es donc vieille et laide, grêlée, peut-être ?

— Non, répondit-elle, avec une assurance tranquille qui détruisait tout germe de soupçon. Non, tu te trompes, je suis jeune et on me dit belle, mais tu dois ignorer ma figure. Sa résistance finissait par m'exaspérer. Après tout, c'était elle qui était venue à moi, c'était elle qui m'avait cherché, amené là, et j'étais bien sot d'écouter et de respecter ses simagrées.

D'un mouvement si prompt qu'elle n'eut pas le temps de le prévoir, je lui entourai la

Pourquoi donc me tentait-elle ainsi par son défi ?

Elle semblait frémir tout entière et, dans ce frémissement, il y avait quelque chose d'infiniment, de cruellement douloureux, comme la démence d'une volonté désespérée, comme la tourmente d'un très obscur et inconscient désir d'être désobéie et de m'apparaître enfin démasquée, dût-elle — ainsi qu'elle l'annonçait — payer cette surprise de sa vie.

Dans mon existence entière, je ne crois pas avoir vécu un autre instant d'une intensité aussi violente.

De la folie montait à mon cerveau. Qui était cette femme, cette femme qui m'aimait ?

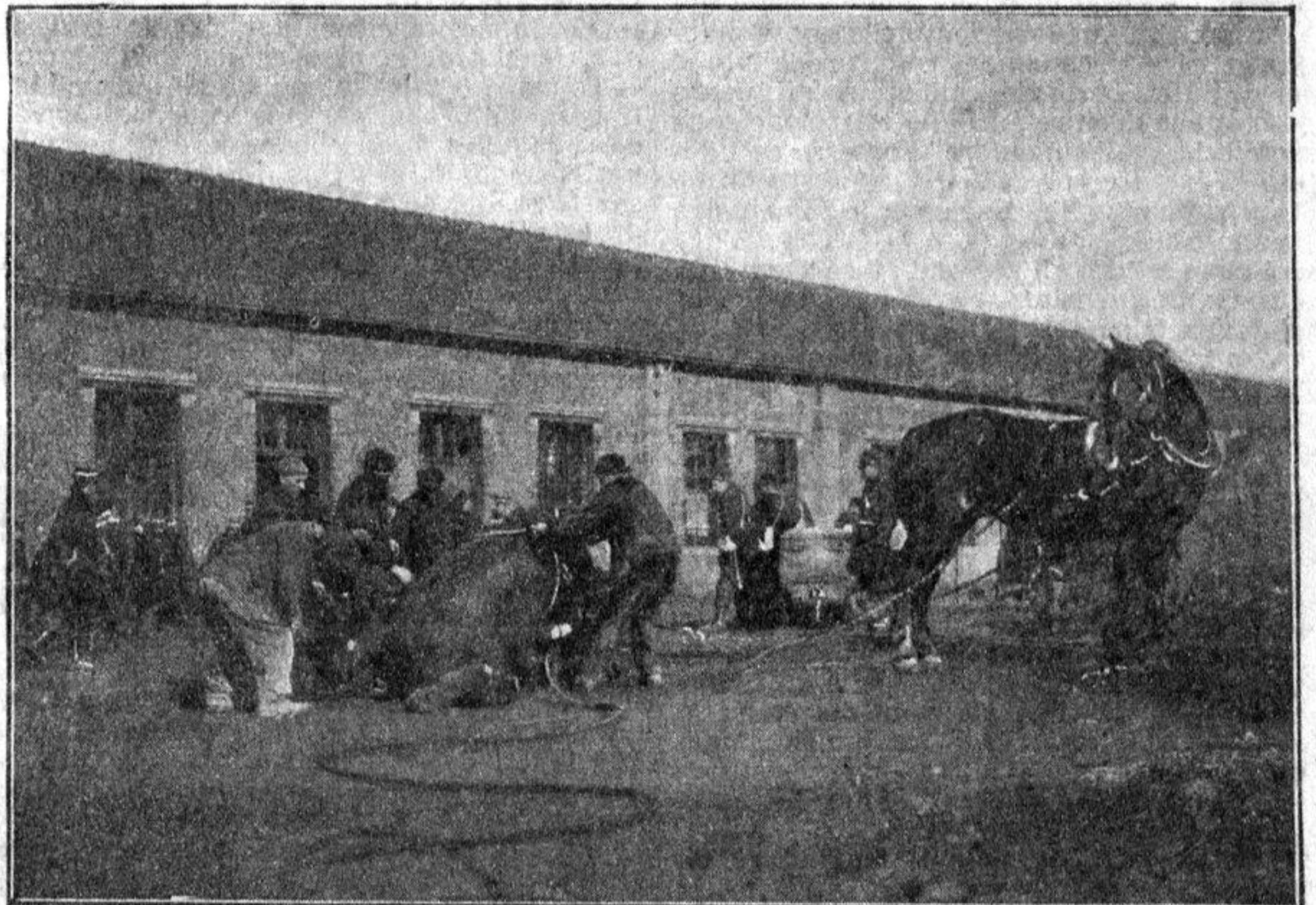
Entre elle et moi, entre moi et son secret, qu'y avait-il, sinon l'épaisseur du frêle masque mauve ?

Un geste, un rien, et ce faible obstacle disparaissait !

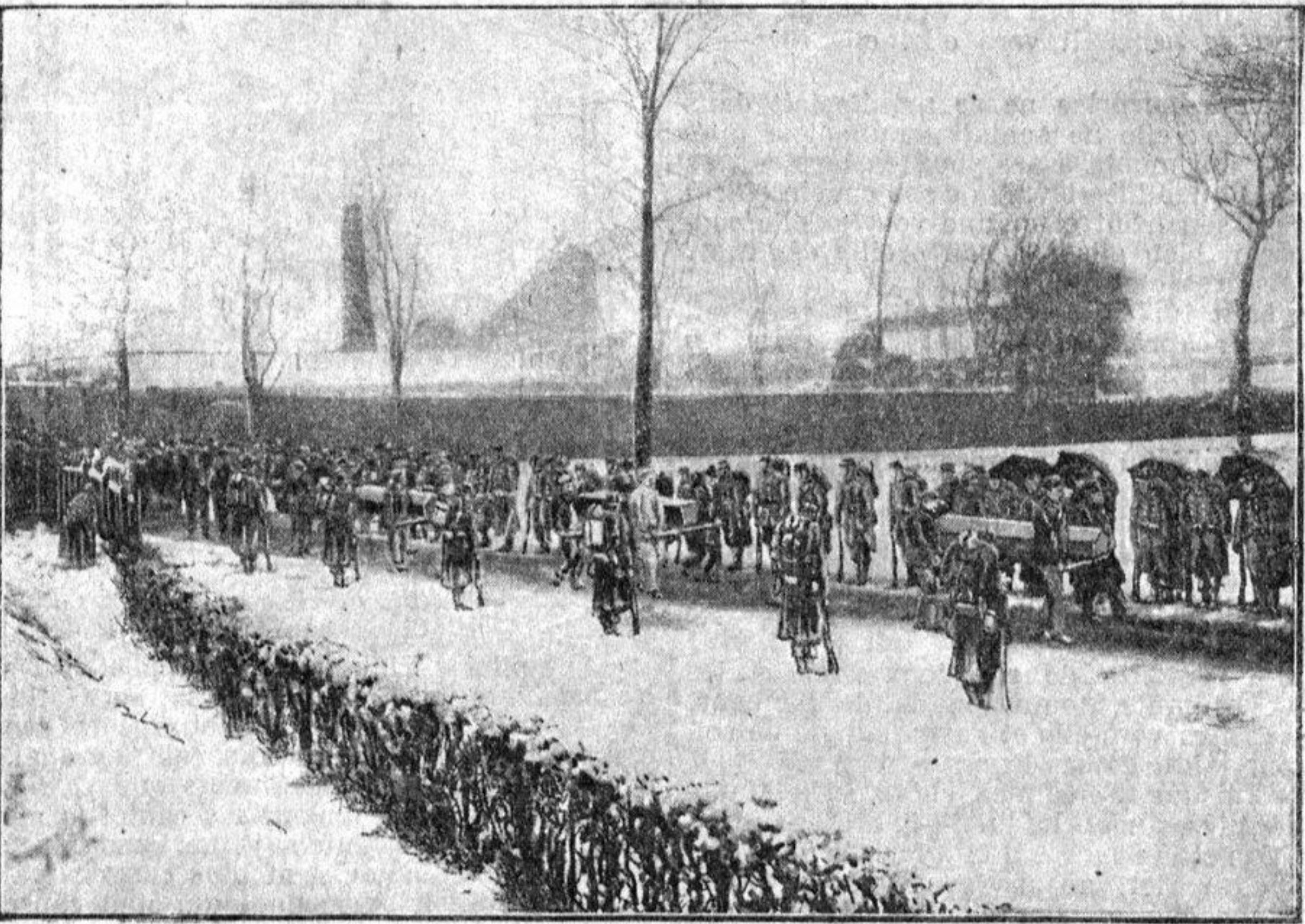
Pendant la moitié d'une minute, nous restâmes tous deux sans respirer, avec



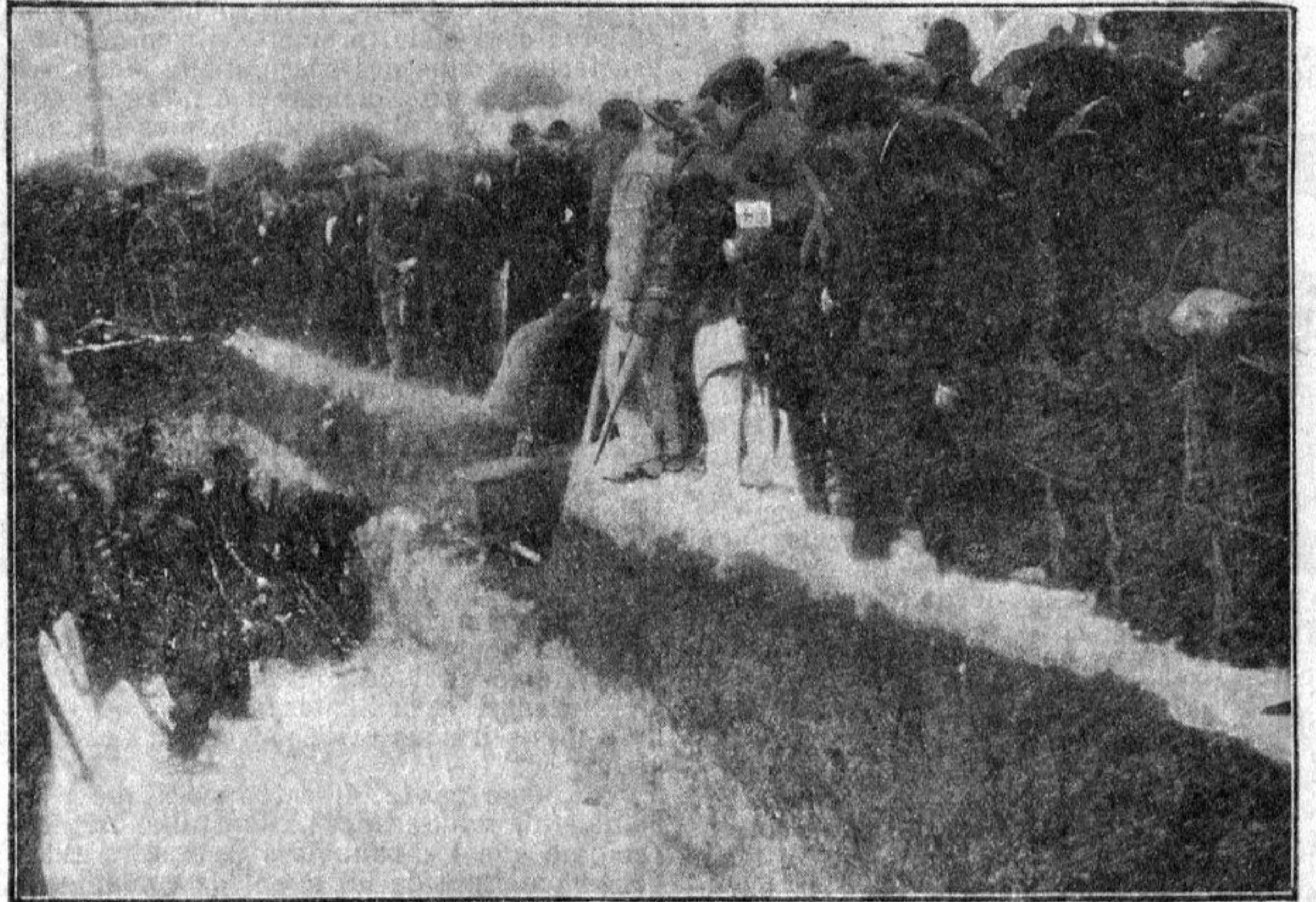
Service d'ordre établi par la gendarmerie



Cadavre de cheval remonté d'un puits



Les Funérailles



La Fosse commune

LA CATASTROPHE DE COURRIÈRES

les visages ou, à l'abri des masques, les visages peuvent-ils trahir leur vraie physiologie ?

— Oh ! oh ! tu es bien sentencieuse et un rien pédante. Fais-moi voir si le bas qui emprisonne ta cheville est bien mauve, ou s'il n'est pas teinté de bleu.

Machinalement, j'avais fait quelques pas et elle m'avait suivi. Arrivé devant la grille du parc Monceau, je m'arrêtai et contemplai ma compagne.

Sous le reflet lunaire des gros globes électriques, elle me parut soudain étrangement mystérieuse, dressée dans sa robe pâle, et la banalité de cette rencontre commença à mes yeux à se transformer en un intérêt plus vil.

— Ecoute, sphinx de mi-carême, puisque Dieu t'a mise sur mon chemin, il ne sera pas dit que nous nous quitterons ainsi. Nous allons prendre un fiacre, ô mon enfant, et je t'enlève jusqu'aux hauteurs de la Butte, ou, à la douceur d'un champagne pétillant et mousseux, nous achèverons de faire plus ample connaissance. C'est dit, hein ?

Mais elle eut un mouvement de recul et, serrant autour de sa taille les plis du domino :

— Non, pas cela ! Tout ce que je te demande, c'est quelques secondes d'entretien, là, dans ce jardin ; après, tu me laisseras et t'en iras où tu voudras.

Elle pénétra et je pénétrai à sa suite dans

cette minute unique où j'aurai laissé jaillir ainsi le cri de mon aveu, pût me compenser de toute une existence de regrets tristes et mornes, pour que le souvenir de cet instant à jamais suprême pût rayonner longtemps, toujours en mon cœur et me donner la force et le courage de vivre désormais !

Avez-vous remarqué que, dans certaines circonstances, les voix entendues paraissent presque toujours avoir des accents ouïs précédemment ?

Il me semblait pouvoir reconnaître certaines inflexions basses et vibrantes. Quand donc, où donc avaient-elles déjà résonné à mon oreille ? Je ne savais, mais une émotion légère commençait à monter en moi.

Ce qui venait d'être prononcé là, était-ce une plaisanterie ou l'expression vraie d'une âme ? Quelque chose me disait que cette déclaration étrange et ardente n'était pas feinte et que celle qui l'avait jetée ainsi passionnément et presque irrésistiblement, était sincère.

— Eh bien, puisque tu m'aimes, viens près de moi et montre-moi tes traits.

— Cela, jamais, jamais ! Je t'ai dit ce que j'avais à te dire : je t'aime ! Pardonne le vertige insensé qui m'a poussée jusqu'à toi, et maintenant oublie-moi, et adieu !

— Comment, adieu ?... Perds-tu l'esprit et crois-tu, après ta confession, que je vais te laisser partir sans au moins te connaître ? Allons, démasque-toi !

taille d'un bras, tandis que j'élevais l'autre à la hauteur de son visage. Déjà j'atteignais le petit loup d'étoffe claire.

— Ecoute, siffla-t-elle, oppressée, entre ses dents serrées, si tu le fais, si tu retires ce masque, je te jure que je me tuerai ce soir même, je te le jure ! Maintenant, à ta guise, agis comme tu voudras !

Il y avait, dans le tragique de sa voix, un accent si fermement, si inébranlablement résolu, que je me trouvai subitement paralysé. Je savais, je « sentais » qu'elle disait vrai et qu'elle accomplirait sa menace, qu'elle était capable de se tuer.

Comme malgré moi, mon bras lentement desserra son étreinte.

Elle ne bougeait pas, toute droite, toute longue dans son domino mauve. Elle était là, dans ce jardin, ainsi qu'une apparition fantastique et invraisemblable. Plus que jamais, l'envie de la voir enfin me hantait.

— « A ta guise, agis comme tu voudras, comme tu voudras ! »

Était-ce la crainte, la colère, ou un autre sentiment qui faisait ainsi trembler sa voix ?

Elle demeura toujours immobile, dans une rigidité de statue ; mais à travers les trous étroits du « loup » je vis luire l'éclair de son regard, et sous les légers plis mauves, son jeune corps tressaillit.

— « Agis comme tu voudras, comme tu voudras !... »

l'effroyable intuition que notre destinée, en cette seconde, nous appartenait à nous, à notre volonté, que toute ma vie à moi, que toute sa vie à elle, pouvaient dépendre de la décision d'un mouvement, et la présence de cette responsabilité fut si intolérable et atroce, que d'un pas je m'écartai. Je n'osais plus tenter d'arriver à connaître l'étrangère, j'avais trop peur de ce qui pourrait suivre peut-être.

Elle avait compris et deviné ce qui se passait en moi.

Très doucement elle s'inclina.

— Merci... je t'aime !... adieu !

Et elle s'enfuit avant que j'eusse le temps d'ajouter un mot.

J'essayai de me précipiter sur ses traces, mais en vain regardai-je de tous côtés. Elle avait disparu, mystérieuse et étrange, comme elle était venue.

III

Je ne montai pas à Montmartre pour vous rejoindre, Hirck. Il était tard, j'avais la tête fatiguée, et puis, vrai, pour ce soir-là, du moins, tout m'aurait paru fade, après ma bizarre entrevue et je rentrai chez moi.

Mon frère se mariait le jour suivant. Dès le matin, je fus si occupé, si affairé, que je n'eus même pas le loisir d'une pensée pour le masque mauve.

En somme, qui était cette femme, dont le

souvenir me poursuivait inquiétant et troublant ?

Une fille hardie qui voulait simplement jouer à m'intriguer ? Quelque femme du monde trouvant un plaisir bizarre à cette singulière farce ?

En tout cas, n'importe, l'aventure était terminée et finie !

Episode d'une nuit de mascarade, sans lendemain, voilà tout !...

L'heure du mariage était arrivée.

Etienne se montra grave et digne ; Philiberte, très pâle sous ses voiles de tulle, me parut effacée comme toujours et sans aucun attrait, malgré une petite figure trop régulièrement jolie.

Mais Jenny Langlade, dans sa robe de crêpe rose ornée de guipures, me sembla en revanche autrement séduisante et, lorsque je lui pris la main, pour la mener derrière le cortège, je sentis ses doigts gantés trembler dans les miens.

Elle me plaisait, je lui plaisais, et, pourtant, je ne prononçai pas le mot attendu qui eût pu la faire mienne, soit qu'un peu de mollesse naturelle de caractère m'empêchât de prendre aussi vivement une décision importante, soit que l'incident du masque mauve m'eût inconsciemment raffermi dans une insouciance libérée de célibataire. Toujours est-il que je m'en retournai à Barcelone sans avoir échangé la moindre promesse de fiançailles.

Après un stage en Espagne, je fus envoyé dans le Nord.

Etienne m'écrivait souvent ; il se disait très heureux, découvrant — avec un étonnement qu'il avait la naïveté de ne pas dissimuler — d'extraordinaires qualités de cœur et d'esprit chez sa femme.

Je m'en réjouis pour lui et j'éprouvai un vrai joie quand il m'annonça, après presque deux ans de mariage, l'espoir d'une paternité future.

A quelques mois de là, je me trouvais en Allemagne et je reçus un jour ce télégramme de mon frère :

« Désespéré, Philiberte très mal. »

De Berlin à Paris, la distance est peu de chose. Le lendemain soir, j'arrivai chez Etienne ; ma belle-sœur venait de rendre le dernier soupir, terrassée par une maladie que son état actuel avait rendue mortelle.

— Elle a tant souffert ! sanglotait mon malheureux frère.

Je me sentis stupide devant sa douleur, ne trouvant aucun mot pour la soulager, et je me bornai, pensant qu'il y trouverait de la douceur, à le faire parler de celle qui n'était plus.

— Raconte-moi sa fin ; en a-t-elle eu conscience ?

— Oh ! oui, ces derniers jours elle se voyait parfaitement. Elle m'a dit des choses admirables à propos de ses vieux parents qu'elle me chargeait de consoler ; elle me plaignait, moi, désolée surtout que sa mort entraînât celle du cher bébé si tendrement attendu ; elle a eu un mot pour chacune de ses meilleures amies. Elle m'a aussi parlé de toi Guillaume, mais à cet instant, je crois bien qu'elle n'avait plus de tout les idées nettes et lucides, car ce qu'elle m'a murmuré était tout à fait incohérent : elle me demandait de chercher dans une armoire un masque mauve et de te le remettre ; tu vois, c'était le délire de l'agonie probablement, pauvre femme !

Le masque mauve !...

Le masque mauve !... C'était donc elle ! Elle qui m'avait aimé, que j'aurais pu aimer aussi peut-être, mais auprès de laquelle j'avais passé dédaigneux et indifférent.

En ses rêves de jeune fille elle eût souhaité d'être à moi et de m'appartenir sans doute, et c'était mon frère qui l'avait épousée !

O ce soir de mi-carême, où, à la veille de son mariage, avant l'accomplissement irrémédiable et suprême, elle avait, elle si timide, trouvé cette audace insensée, inouïe de s'échapper un moment de chez elle — au prix de quelles ruses, de quelles difficultés sans doute ! — et de venir à moi, décidée à me jeter le poids trop lourd de son secret, décidée en même temps à se tuer sur le coup, si par un hasard je parvenais à percer le mystère de son incognito !

Maintenant je la revoyais, à la lueur argentée du clair de lune, vibrante et palpitante dans son costume pâle, et si admirablement, si dououreusement passionnée !

Pauvre méconnaissable ! pauvre Philiberte qui, là-bas, en l'allée ombragée du parc Monceau, avait fui si vite, emportant son amour, et qui était morte à présent, emportant également dans la tombe le petit enfant désiré, comme si rien, rien n'eût dû rester, survivre d'elle, hormis le masque mauve, que bien souvent, depuis, j'ai mouillé de mes larmes...

Louis FARAN.

Au Creux des Sillons

(SUITE)

Le notaire, l'ayant aperçu, lui cria haletant d'émotion :

— Accourez vite... J'allais vous faire prévenir ! Mais, au fait, vous êtes médecin, vous !... Sapristi, dans ce désarroi, je l'avais oublié !...

— Qu'y a-t-il ? demanda Pierre, mortellement inquiet... Madeleine...

— Hé ! il s'agit bien de Madeleine... C'est

votre père qui vient de nous jouer un tour de sa façon... Allons, venez !

Précédant le jeune homme, il le conduisit dans la chambre de maître Blanchon.

Le jour baissait, mais dans le dernier rayon de soleil accroché au mur, la pièce restait claire et chaque objet ressortait en saillie sur l'ombre envahissante.

Les rideaux du lit étaient tirés et tout à coup Pierre aperçut son père qu'on avait étendu sur les couvertures.

Une violente émotion s'empara de lui devant cette vision pénible.

La tête du terrible maître semblait plus lourde et plus énorme ; sous la poussée du sang qui congestionnait le cerveau, la face déformée, violette et bouffie restait redoutable. La bouche, close, gardait une menace inachevée et sous les paupières, encore entrouvertes, glissait un regard de rage et de désespoir.

Mais le jeune homme ne s'attarda pas aux sentiments qui s'agitaient en lui. Il prit la main glacée de son père, chercha le pouls imperceptible, écouta le cœur qui semblait inerte... C'était l'apoplexie ; la mort était imminente si l'on n'agissait vite ; il rédigea une ordonnance, fit monter, par un domestique, le cheval le plus rapide de la ferme, et l'envoya à la ville ; puis, aidé du notaire, il déshabilla son père, le coucha, disposa des bouteilles d'eau chaude le long des jambes et appliqua des compresses d'eau froide sur le crâne, en attendant la glace.

Ces soins achevés, il voulut voir Madeleine et monta à la chambre de la jeune fille.

La malade, que gardait Olympe, était assoupie, mais des mots incohérents s'échappaient de ses lèvres, la main que Pierre avait saisie était secouée de mouvements nerveux et ébauchait des gestes d'effroi.

Des larmes lui vinrent aux yeux en contemplant le cher visage pâle et las de sa cousine ; une cicatrice à peine fermée marquait son front blanc d'un trait rouge et il évoqua aussitôt la scène dramatique : Madeleine terrassée, frappée, meurtrie par Jacques Blanchon !... Il lui fallut toute sa force d'âme pour refouler l'horreur que cet acte odieux faisait naître en lui... Il déposa un long baiser sur la main de la jeune fille, parcourut les ordonnances du médecin, et constatant que tout le nécessaire avait été fait, il redescendit auprès de son père.

Le notaire s'appretait à partir.

— Maintenant que nous sommes allés au plus pressé, fit Pierre, expliquez-moi donc, maître Cardot, ce qui vient de se passer ici.

— En deux mots, voici l'histoire... Vous vous souvenez, mon cher ami, que votre père avait, malgré mes conseils, transformé ses terres et ses fermes en bel argent qu'il avait placé entre les mains d'hommes d'affaires ; ceux-ci lui promettaient de décupler sa fortune dans des spéculations industrielles à l'étranger... comme si à notre époque, le meilleur des placements, le plus sûr, n'était pas encore la terre, la bonne terre de France ! Les intérêts qu'elle donne ne sont peut-être pas énormes, du moins est-on bien certain avec elle de ne jamais mourir de faim !... D'ailleurs l'affaire entreprise par votre père était des plus mauvaises... J'ai appris ce matin, par mon correspondant de Paris, que mes prévisions s'étaient réalisées et qu'un krach formidable venait de vous ruiner... J'ai demandé par télégramme des détails qui me sont parvenus cet après-midi : c'était l'irréparable... Mon devoir était de prévenir votre père au plus tôt... Je le fis avec des ménagements, mais dès que je lui eus communiqué la dépêche que j'avais reçue, il tomba comme une masse en poussant un cri terrible que je n'oublierai de ma vie... Et vous voilà ruiné, mon pauvre ami ! C'est le résultat de toutes les spéculations hasardeuses et brillantes !

— Mais il nous reste notre bien des Fontenottes ?

— Même pas !... Il est hypothéqué pour cinquante mille francs !... C'est une dernière somme que les banquiers de maître Blanchon ont tirée de lui avant de couler complètement.

— Que me conseillez-vous, monsieur Cardot ?

— Votre devoir est tout tracé, mon cher ami, répondit le notaire, en serrant affectueusement la main de Pierre... Voici votre père gravement atteint... Madeleine est en danger... Votre présence ici est donc nécessaire... Si, d'autre part, le présent est bien compromis, l'avenir n'est pas encore perdu, pourvu que quelqu'un se mette à la tête des Fontenottes... Vos terres sont solides... Vous avez du courage, avec du travail et de la persévérance vous vous débarrasserez de la dette contractée par votre père... Comptez, en attendant, sur ma discrétion pour ne pas ébruiter cette situation désastreuse...

Le notaire parti, Pierre s'installa au chevet de son père...

La nuit était venue ; l'ombre avait conquis la chambre où nul bruit, pas même le souffle du maître immobile au fond du grand lit, ne troublait le silence ; dans la ferme on parlait bas, et la vie semblait s'être retirée des Fontenottes.

Une tristesse infinie pesait maintenant sur l'âme de Pierre... Il avait repris contact avec la maison paternelle, mais à la place de la jeunesse, de l'activité, du bien-être, il ne retrouvait, entre deux moribonds, qu'un foyer éteint, désert, ruiné par l'ambition et la vanité du chef de famille !

XVI

Rien ne semblait changé à la vie des Fontenottes.

Le nouveau maître que les événements avaient ramené, s'était depuis longtemps attiré l'affection et le dévouement de tous les

gens de la ferme ; et la besogne, pour être commandée avec plus de douceur qu'autrefois, n'en était pas moins ponctuellement exécutée.

Chacun même mettait à obéir un empressement inusité, comme si l'on voulait alléger les soucis de Pierre Blanchon.

Celui-ci partageait son temps entre ses deux malades et l'exploitation de la ferme, pour laquelle il ne voulait rien négliger, ayant à cœur de réparer une partie des désastres causés par son père, se donnant pour but immédiat de se débarrasser de l'hypothèque qui grevait lourdement son cher domaine des Fontenottes.

Des jours avaient passé et, sur les ruines amoncelées, des espoirs nouveaux commençaient à luire.

Jacques Blanchon avait résisté à la terrible attaque d'apoplexie, mais, masse insensible et inconsciente, la vie animale seule revenait en lui.

Puis, un matin, Pierre, qui avait passé la nuit au chevet de sa cousine, constata qu'un véritable sommeil, calme et réparateur, avait remplacé l'engourdissement fiévreux des jours précédents.

Anxieux et le cœur battant, il attendit le réveil de Madeleine... Une fusée rose jaillit par la fente d'un volet : le soleil se levait ; la lueur de la veilleuse pâlit et, agonisante, sembla entraîner dans le néant les fantômes funèbres qui rôdaient autour de ce lit.

Pierre entrouvrit à peine la fenêtre, et toute la fraîcheur d'une matinée de mai entra dans la chambre, semant des odeurs mouillées de fleurs et de fenaison.

Sur la pointe du pied, le jeune homme sortit et, tout haletant, revint, portant une gerbe de lilas blanc trempé de rosée, qu'il plaça dans un vase près de la fenêtre, pour que le premier regard lucide de sa chère malade se reposât sur la blancheur de ce bouquet.

Dans la ferme éveillée avec l'aube, des bruits légers, sans cris ni heurts, s'élevaient adoucis, murmurants, presque berceurs, et le sommeil apaisant se continua ainsi jusqu'à une heure avancée de la matinée.

Enfin, Madeleine fit un mouvement, ses bras amaigris se levèrent, elle ramena sa main vers son front comme si quelque douleur se ranimait avec le retour à la vie consciente, puis son regard s'élança lumineux et étonné des paupières entrouvertes...

Un soupir souleva sa poitrine et tout bas elle murmura, se parlant à elle-même :

— J'ai bien souffert !...

Un alanguissement très doux la maintenait immobile ; elle respirait plus légèrement et l'air lui parut imprégné de bonheur. Elle vit alors le lilas blanc au pied de son lit et un sourire vint à ses lèvres.

Une main se posa sur son épaule, quel qu'un se penchait vers elle, elle reconnut Pierre.

Aucune surprise ne se manifestait dans son âme ; elle ne sentait qu'une joie intérieure qui monta à ses yeux en larmes très douces quand les lèvres de son cousin effleurèrent son front et qu'une voix qu'elle connaissait bien glissa à son oreille des mots de tendresse et de pardon.

C'était lui qu'elle attendait, et ce réveil d'amour après les scènes violentes et les cauchemars de la fièvre, ne l'étonnait pas : elle avait payé cet heureux instant !

Ne voulant pas la fatiguer, Pierre en quelques mots lui fit comprendre que maître Blanchon, quoique gravement malade, n'était pas en danger de mort, et sans la mettre au courant de la ruine qui avait causé cet événement, il l'assura que leurs épreuves étaient finies et qu'il ne la quitterait jamais.

Elle l'entoura de ses deux bras et les yeux brillants, toute fondue de bonheur, elle l'attira vers elle et l'aveu simple de son amour jaillit de ses lèvres.

— Puisque tu m'aimes, chère petite Madeleine, tu vas m'obéir, lui dit-il, craignant l'agitation et la fièvre... Il faut fermer les yeux, ne pas parler, ne pas penser... Guéris-toi vite, ma chérie, pour m'aider dans ma tâche... Il te faut maintenant du repos... Je te laisse ; il y a de la besogne ici... et pour la première fois je vais m'y mettre, le cœur tranquille.

Il lui donna un dernier baiser et s'en alla. Elle abaissa ses paupières et, les mains croisées sur la poitrine comme pour y mieux serrer un trésor précieux, tout de suite elle glissa, confiante et apaisée, dans le calme sommeil des convalescents.

Pierre n'exagérait rien en prévoyant un excès de travail ; il lui fallait, pour réparer les maladrotes paternelles, augmenter rapidement les bénéfices des Fontenottes et, dans ce but, il était décidé à mettre en valeur des friches qui appartenaient à la ferme, de véritables landes qui s'étendaient incultes et sauvages dans une combe, de l'autre côté des bois ; il voulait aussi développer l'élevage du bétail puisque les prairies ne manquaient pas.

Il était encouragé dans ses projets par Claude Vincent, qu'il avait fait revenir à la ferme ; le vieux berger avait repris avec joie le soin de ses bêtes, mais il restait le confident de Pierre qui trouvait en lui un conseiller sage et expérimenté.

Maintenant que Madeleine était sauvée et qu'il l'avait retrouvée plus aimante et plus tendre, le nouveau maître des Fontenottes acceptait plus vaillamment les responsabilités de sa situation, et l'avenir ne lui aurait offert que de joyeux espoirs si quelques nuages n'avaient obscurci sa vie de chaque jour.

Le souvenir de Justin Marois était resté comme une amertume dans son souvenir ; il regrettait maintenant l'ami qui l'avait indignement trompé, car il croyait toujours

à l'intervention louche de Justin pour l'écartement des Bordes ; le jeune fermier n'était d'ailleurs jamais revenu aux Fontenottes depuis la rentrée de Pierre. Il avait l'âme trop fière pour s'imposer de nouveau à celui qui le fuyait ; et puis son rôle de conciliateur était terminé et il se contentait de faire prendre de temps en temps des nouvelles de la jeune fille.

Maître Blanchon, de son côté, n'était pas étranger aux préoccupations de Pierre. Le malade, sorti de sa torpeur, restait immobilisé sur son lit ; une paralysie presque complète avait durci ses membres et sa face ; seuls les yeux voyaient encore et toute la vie semblait s'y être réfugiée.

Figée sur les traits immobiles, une expression de haine et de menace donnait à cette physionomie un aspect farouche et terrifiant.

Jacques Blanchon avait-il conservé dans son cerveau une étincelle d'intelligence ? On pouvait le supposer à voir l'éclair qui brillait dans l'œil ouvert du paralytique quand son fils s'approchait de lui pour le soigner. Mais cet éclair semblait jaillir de l'enfer tant il distillait de passion violente et d'aversion.

Pierre en était troublé, et c'était comme un remords tenace et étrange qui le tourmentait, malgré son dévouement et les soins les plus délicats dont il entourait l'homme terrible que la maladie enchaînait inerte et impuissant.

(A suivre.)

Jean DAUBRY.

SOULAGEZ-MOI !

Les Pilules Pink soulagent de suite
guérissent rapidement

Mademoiselle Augustine Leroy, lingère, quai Richebourg, 15, à Nantes, a imploré pendant longtemps pour être soulagée dans ses souffrances. Malheureusement tous les médicaments qui lui avaient été ordonnés n'avaient pas amélioré son état de santé, n'avaient pas apporté ce soulagement tant désiré. Bien conseillée, Mademoiselle Augustine Leroy, dont vous voyez ici la photographie, a pris les pilules Pink. Elle a été non seulement soulagée tout de suite, mais encore bientôt parfaitement guérie. Les pilules Pink soulagent, en effet, le malade de suite et le guérissent rapidement.



Mademoiselle Leroy, guérie par les pilules Pink
Cl. Audiard-Bonneau. Nantes.

« Les pilules Pink m'ont fait du bien dès les premiers jours du traitement, écrit Mlle Leroy. Cela m'a donné du courage et j'en avais bien besoin. Je commençais, en effet, à désespérer. Les médicaments que j'avais pris n'ayant rien fait pour ma santé, je me demandais avec crainte si j'étais condamnée à rester ainsi malade, à ne plus pouvoir travailler. C'était le surmenage qui était cause de ma maladie, mais je ne demandais qu'à travailler à nouveau. Je n'avais plus de forces, les travaux trop pénibles m'avaient épuisée. J'éprouvais une grande lassitude, une grande faiblesse générale. J'étais pâle, j'avais des migraines tenaces et je ne mangeais presque plus. Les pilules Pink ont fait revenir l'appétit et cela tout de suite. J'ai pris plaisir à manger et j'ai senti que la nourriture me profitait, me fortifiait. J'ai senti aussi que les pilules Pink me donnaient du sang. J'avais plus chaud et tout le monde me disait que les bonnes couleurs me revenaient. L'amélioration s'est accentuée, je n'ai bientôt plus éprouvé aucun de mes malaises et je me suis de nouveau bien portée. »

Demandez aux pilules Pink du soulagement, elles ne vous déçoivent pas. Si vous êtes affaiblis par le travail, si vous relevez de maladie et que vous ayez besoin d'accélérer la convalescence, demandez des forces à ce puissant régénérateur du sang, tonique des nerfs. Donnez les pilules Pink à vos enfants s'ils manquent d'appétit, s'ils sont épuisés par la croissance ou s'ils ressentent simplement une fatigue dont vous ne déterminez pas la cause. Prenez aussi les pilules Pink, nommées d'affaires surmenées par vos obligations commerciales ; vous ne pouvez pas prendre du repos, mais si vous ne soutenez pas votre organisme la neurasthénie est là qui vous guette et ce serait alors le repos forcé.

Les pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la neurasthénie, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, rhumatismes. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt, pharmacie Gablin, Paris, 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les 6 boîtes franco.

Ulcères et Plaies des Jambes

Les ulcères dits incurables, les plaies variqueuses et de mauvaise nature, l'eczéma, les dartres, les maladies de la peau les plus rebelles, les boutons, l'acné, les rougeurs, les démangeaisons les plus atroces, les vices du sang invétérés, et tous les maux de jambes, même ceux qui ont résisté depuis des années à tous les remèdes, sont infailliblement et radicalement guéris en quelques jours, même en travaillant, par le nouveau traitement végétal du Docteur Wolf, qui est envoyé gratis et franco à toutes les personnes qui le demandent à M. Passerieux, Spécialiste, 46, rue des Faures, à Bordeaux.

NOS GRAVURES

La catastrophe sans précédent qui a plongé dans le deuil et la douleur les populations ouvrières du bassin houiller de Lens, fait, cette semaine, le sujet de nos gravures. Le Petit Parisien a mis longuement ses lecteurs au courant de cet effroyable drame, qu'on ne peut que résumer ici. La concession de Courrières, une des plus importantes de France, — elle n'est dépassée

que par Lens et Arzin, — se trouve à proximité de Carvin et d'Hénin-Liétard, au milieu de notre grand bassin houiller du Nord et du Pas-de-Calais.

Le personnel montait à 7.800 ouvriers environ, dont 1.500 seulement à peu près travaillaient au jour; les autres se partageaient le travail souterrain en trois postes; celui du matin venait de descendre dans les puits n° 2, 3 et 4, lorsqu'une explosion d'une violence extrême se produisit, et le feu se déclara presque instantanément dans les trois fosses où travaillaient dix-huit cents ouvriers.

L'incendie se propagea avec une stupéfiante rapidité. Quelques minutes plus tard, en effet, on voyait des panaches de fumée s'élever au-dessus des puits, et peu après des flammes jaillir.

La mine était en feu! Le bruit de l'explosion se répandit immédiatement dans les cités ouvrières. On vit aussitôt accourir de tous côtés des femmes et des enfants affolés, qui se précipitaient vers les puits pendant que le directeur des mines et les ingénieurs s'empresaient de prendre les premières mesures nécessaires.

Nos lecteurs savent le reste; le Petit Parisien a raconté la confusion, l'émotion et l'angoisse de

toute cette population de travailleurs qui vient d'être si cruellement éprouvée: la découverte des cadavres, la remontée lamentable de ces malheureux, la reconnaissance des restes affreux dont on a célébré, à mesure qu'on les retirait des puits, les obsèques solennelles et, surtout, l'affolement et la désolation des veuves et des orphelins.

Toute la France s'est associée à ce deuil national; les pouvoirs publics, les grandes industries, la presse, les œuvres privées ont tenu à soulager la misère de ceux qui restent, et déjà des souscriptions nombreuses ont apporté à ces pauvres gens, sinon la consolation, du moins le pain qui allait manquer au lendemain de tant de pertes cruelles.

Toutes les nations ont envoyé l'expression émue de leurs condoléances, et les mineurs voisins, belges et allemands, ont voulu aider, dans la mesure du possible, au sauvetage des mineurs ensevelis.

Il y a eu en cette circonstance un grand exemple de solidarité donné au monde entier.

Contre la CONSTIPATION et ses conséquences Véritables GRAINS de SANTÉ du D^r FRANCK tres contre faits et imités sous d'autres noms. T^{me} PHARM^{ce}.

LES MOTS POUR RIRE

Entre vieux cabolins: — Ou passeras-tu l'été? — Dans un petit trou pas cher... un trou de souffleur.

X... a visité Bordeaux qu'il ne connaissait pas. Au retour, on l'interroge sur les monuments du pays: — Quel est celui que vous avez le plus admiré? — Il n'y a pas d'erreur: c'est le Château-Yquem.

Les Livres

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU. esp. SEUL. Nouvelle Méthode par l'écrit-progressive, pratique, facile, infaillible, donne la vraie prononciation exacte du pays d'origine. PUR ACCENT. Preuve-essai, 1 langue, éco. envoyer 90 c. (hors France 1.10) mandat ou timb. poste français à Maître Populaire, 13, rue Montolon, Paris.

Le Gérant: BOUQUET.

Paris. — BOUQUET, Imprimeur du Petit Parisien, 48, rue d'Enghien, Paris.

Comment j'ai grandi

Une histoire surprenante qui ne manquera pas d'intéresser toutes les personnes de petite taille.

La taille, chez l'homme comme chez la femme, rapidement augmentée de deux à cinq pouces. — On peut obtenir ces merveilleux résultats chez soi, à l'insu de ses amis même les plus intimes.

Un livre, distribué gratuitement, vous donnera tous les détails à ce sujet.



M. K. LEO MINGES

Depuis nombre d'années des inventeurs, des savants et des médecins ont essayé de trouver une méthode grâce à laquelle la taille d'une personne pourrait être augmentée, et tous ont échoué jusqu'au jour où M. K. Leo Minges, un homme encore jeune, eut la bonne fortune de découvrir ce que tant d'autres avaient cherché en vain.

M. Minges demeure à Brighton, N. Y., et a consacré la meilleure partie de sa vie à l'étude des cartilages, sur lesquels il s'est livré à de nombreuses expériences; ses efforts ont enfin été couronnés de succès. Une puissante société, composée de citoyens des plus éminents de Brighton, a été formée dans le but de faire connaître au public la découverte et les inventions de M. Minges, de sorte qu'il est maintenant possible, pour tout homme ou toute femme de petite taille, de grandir de deux à cinq pouces. Ces résultats sont absolument garantis.

M. Minges a employé avec succès sa propre méthode sur lui-même, et d'un individu petit, rabougri, qu'il était, il est devenu un homme robuste, bien constitué, de six pieds un pouce de hauteur. Des milliers de personnes dans toutes les parties du monde se servent de sa méthode et en obtiennent des résultats tout aussi surprenants. Permettez-nous de vous faire parvenir la preuve absolue de ce que nous avançons. Nous venons de publier un magnifique ouvrage illustré intitulé: Le Moyen de grandir, contenant des renseignements qui vous étonneront. Dix mille exemplaires de cet ouvrage remarquable vont être distribués à titre gracieux dans le but de le faire connaître. Si vous manquez cette occasion de vous en procurer un, vous le regretterez à tout jamais. Ce précieux volume vous racontera comment M. Minges est arrivé à faire sa merveilleuse découverte; il vous dira le moyen de grandir et de fortifier votre organisme entier; il contient les photographies et déclarations de nombre de personnes qui ont suivi cette méthode. Quand vous aurez reçu ce livre, vous nous remercirez jusqu'au dernier jour de votre vie de vous avoir mis à même de profiter de cette belle œuvre.

Retenez bien ceci: une simple carte postale de 10 centimes suffit pour la recevoir franco à votre domicile. Toute correspondance est expédiée sous enveloppe libre de tout signe extérieur et considérée comme absolument confidentielle. Si vous désirez un exemplaire gratuit du livre en question et la preuve de ce que nous avançons, écrivez-nous dès aujourd'hui. Adresse: The Cartilage Co., Dept. 109 G., avenue de l'Opéra, 7, Paris.

CADEAU à tout ACHETEUR DEMANDES ALBUM ILLUSTRÉ DE MONTRES et BIJOUX de la MANUFACTURE NATIONALE d'HORLOGERIE de BESANÇON. 3, Rue Saint-Pierre (ENVOI FRANCO)

LES DÉVIATIONS DE LA TAILLE

La Scoliose aux 3 degrés, le Mal de Pott, la Lordose lombaire, la Saillie des Omoplates et toutes les Déformations de la Colonne Vertébrale et des Hanches sont immédiatement combattus et vite guéris par les nouveaux CORSETS REDRESSEURS de A. CLAVERIE, O. A., Ing^r-Orthopédiste, 234, Faubourg Saint-Martin, à PARIS. Consultations tous les jours de 9 heures à 5 heures et par correspondance.

KIPSOL PRÉVIENT ET GUÉRIT Le Rhume de Cerveau ou CORYZA en moins de douze heures. Traitement exclusivement médical. Il suffit d'avaler 5 à 7 grains minuscules par jour. TOUTES PHARMACIES ou MANDAT 3 fr. BLANCARD, Ph^{ce}, 40, Rue Bonaparte, PARIS.

On Demande des Malades

même réputés incurables. Guérison rapide et sûre par les plantes et l'électricité. Paiement après guérison seulement. Maladies de la Poitrine, de l'Estomac, du Foie, des Reins, de la Peau, du Sang, des Nerfs; Bronchites, Asthme, Catarrhe, Anémie, Rhumatisme, Goutte, Gravelle, etc., sauf Vessie, Cancer, Albuminurie. — Décrire avec détails chaque cas au Président du Comité Médical de l'Institut Phytothérapique, 10, Rue des Bons-Enfants, Paris.

NEZ OREILLES Les affections du nez font le tourment des malades par l'abolition de l'odorat, la cataracte, les mucosités et la mauvaise odeur. Aussi sera-t-on heureux d'apprendre qu'un merveilleux traitement vient d'être découvert par l'Institut Drouet, qui en fait part aux lecteurs, en rappelant que cet établissement indique gratuitement le traitement à suivre pour la guérison des affections des oreilles, surdités, etc. Il suffit de demander au Directeur de l'Institut, 140, Bd Magenta Paris, le Traité des Maladies du Nez et de la Surdité, qui est envoyé à titre gracieux.

EN CAS d'irrégularité ou de RETARDS Faites usage du traitement du D^r JEFSON Le seul Préparé sérieux et sans danger. — Résultat certain et immédiat. Envoi franco de ce MÉDICAMENT contre 5 fr. adressés à LA PHARMACIE IVAN MITCHELL, 6, Cité Trévise, PARIS. DISCRETION

ROYAL WINDSOR LE CÉLÈBRE RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX

AVEZ-VOUS DES CHEVEUX GRIS? AVEZ-VOUS DES PELLICULES? VOS CHEVEUX TOMBENT-ILS? SI OUI Employez le ROYAL WINDSOR. Ce produit par excellence rend aux Cheveux gris la couleur et la beauté naturelles de la jeunesse. Il arrête la chute des Cheveux et fait disparaître les Pellicules. Résultats inespérés. Exiger sur les flacons les mots ROYAL WINDSOR. Chez les Coiffeurs-Parfumeurs en flacons et demi-flacons. Envoi franco sur demande du prospectus contenant détails et attestations. — Entrepôt: 28, rue d'Enghien, PARIS.

CYCLES LE ROCHER Vendus de confiance au comptant et à très LONG CRÉDIT MODÈLES 1906 PARUS Demander catalogue gratis Direct., 6^{me}, rue S^{te}-Claire-Deville, Paris

COMPTOIR GÉNÉRAL D'HORLOGERIE BESANÇON (Doubs) 6^{me} Fabrique de Montres soignées et de précision, fondée en 1854 UNE DES PLUS ANCIENNES - LA PLUS CONNUE vendant directement ses produits sous garantie sur facture. Envoi franco grand Catalogue illustré MONTRES en TOUS GENRES, BIJOUTERIE, PENDULES

Tôles ondulées p. Toits. — Hangars économ. FORGES et CHANTIERS du NORD. — Ker. USINE d'AMIENS.

BARBE et MOUSTACHES MAGNIFIQUES même à 15 ans avec l'Extrait Capillaire Végétal. Fait repousser chev. et cilis. 60.000 attest. 6^{me} fac. 3^e. Flac. 1^{er} 75. Fl. essai 0⁷⁵ 1^{er} timb. ou m^{me}. POUJADE, P. Chim^{ie} à Cardillac(Loz)

RIRE s'amuser, amuser la société, demander les 3 catalog. Farces, Attrapes, Chansons, Physique, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc. Grátis. SAUDOT, 8, Rue des Carmes, Paris. CARTES POSTALES. Gros, détail

MADAME SEINS de retards périodiques. Méthode infallible sans drogues. Envoi gratis Ker. FERRIER, à Bois-Colombes (Seine)

BELLE POITRINE SEINS opulents, développés ou ratatinés en 1 mois, sans drogues et à 1^{er} âge par le célèbre LAIT végétal concentré d'AFY (s'emploie en simples frictions). Seul infroissant, d'une efficacité réelle et prouvée par 10.000 attestat. 1 flac. suffit! Envoi discret par poste, au reçu de 5 fr. 50 bon ou mandat. — Pas de Remboursement. P. LUPER, Chimiste, 32, Rue Boursault, Paris.

SEINS LUXURIANCE, FERMÉTÉ Développement de 2 BOIS par les PILULES ORIENTALES. Bienfaisantes pour la Santé. — Flacon avec Notice 6⁹⁵ franco J. RATÉ, Pharmacien, 5, Passage Verdeau, Paris. Dépôts: Bruxelles, Ph^{ce} MICHEL; Genève, Brog. CARTIER & JORIN

Le Thé Mexicain MAIGRIR du D^r JAWAS Seul remède POUR MAIGRIR sûrement et sans nuire à la santé; réduit les branches et le ventre, efface le double menton et amincit la taille. Végétal, tonique et inoffensif. Succès constants. — La Boîte: 5^{fr}, les 6 Boîtes: 28^{fr} mandat. Pharmacie Vivienne, 18, Rue Vivienne, Paris, et partout.

CYCLES "ALLIANCE" les plus appréciées, les moins chères A LONG CRÉDIT sur pneus MICHELIN Garantie 5 ans. — Catalogue gratuit 22, Rue de Dunkerque — PARIS Machines neuves, depuis 95 francs Occasion, 30 francs

PUISSANCE ET AUTORITÉ SUR TOUS INDIVIDUS par le Magnétisme et l'Hypnotisme On obtient obéissance et exécution des ordres de près comme de loin; guérison sans frais des mauvaises habitudes, des maladies physiques et morales; gains de procès; réussite dans les affaires; supériorité invincible; amour, mariage, bonheur et richesses. Brochure envoyée gratis. Ecrire à TENDR, 90, rue des Boulets, Paris

AROME PATRELLE DONNE au BOUILLON Goût exquis ET Belle COULEUR DORÉE

Essayez la TISANE BONNARD la plus agréable, la plus efficace, la seule qui soit PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTIGLAIREUSE et RAFRAICHISSANTE. 0⁷⁵ la Boîte 1^{re} par la poste, 46, Rue des Amandiers, PARIS.

USINE LAFONTAINE

USINE et FONDERIE: 51, 53, 55, Rue Sarrette. BUREAUX et MAGASINS: 107^{me}, Avenue d'Orléans En face l'Usine, PARIS (14^e) Demander l'aperçu des Prix. Expéditions franco pour la Province. Lit FER et CUIVRE piliers 26^{me}, boules fondus. n° 57 Larg. 80 90 100 115 125 140 Prix 17 19 20 21 23

SOMMIER MÉTALLIQUE à RESSORTS n° 48 Larg. 70 80 90 100 115 125 140 Prix 17 18 21 24 27 31 34

SOMMIER MÉTALLIQUE à TENDEURS n° 49 Larg. 70 80 90 100 115 125 140 Prix 23 24 27 30 33 37 40 Lits Métalliques, Lits-cage, Sommiers, Lits Métalliques à panneaux bois - Literie.

POUR TOUT RETARD ou Irrégularité, les Pilules CABON donnent résultat immédiat et infallible. Envoi franco contre 5 francs adressés à Produits Y. CABON, Pharmacie 38^{me}, Boulevard Beaumarchais, Paris. DISCRETION

POILS ou DUVETS disgracieux du visage et du corps, disparition complète. Indication de s'en débarrasser 15 c. ACCUPLYE chimiste, 75, r. Montmartre, Paris

CHOIX D'UNE CARRIÈRE

ECOLE PIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris

Envoi gratuit de la liste des Situations commerciales, industrielles et financières auxquelles l'Ecole donne accès.

HERNIE GUÉRIE

par le Nouveau BANDAGE MEYRIGNAC Accepté par la Société de Chirurgie de Paris. Recommandé par les Membres du Corps Médical. Cet appareil en forme d'arbalète est invisible sur le corps; supprime le ressort du dos et le sous-cuisse. Le malade peut se livrer à tous les travaux sans éprouver de gêne. Par sa pression constante il mène à la guérison. Env. Catalogue. MEYRIGNAC, Spécialiste-Herniaire, 229, Rue St-Honoré, Paris.

POMMADE MOULIN

Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils. 2³⁰ le Pot franco Ph^{ce} Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

ESTOMAC

Digestions difficiles, dyspepsie, gonflements, vertiges, crampes, vomissements, gastrite, brûlements internes, gastralgie, douleurs dans l'estomac, le dos, les reins, constipation, etc., sont soulagés de suite et toujours guéris par le STOMACHIQUE SERRETTE

Cure d'un mois: 5 fr. franco. 1 boîte 1 fr. 25 franco. Ecrire à SERRETTE, Besançon (Doubs), 1^{er} la boîte, 1^{re} pharm^{ce}

Franco à l'essai. — Spécimen des MONTRES TRIBAUDEAU et BIJOUX 1^{er} Prix au Concours National de Réglage (Observatoire de Besançon 1905). G. TRIBAUDEAU, Fabricant Principal à BESANÇON. Livre gratuitement au Public chaque année plus de 500.000 MONTRES, CHRONOMÈTRES, BIJOUX, PENDULES, ORFÈVRES, RÉPARATIONS. Une PRIME accompagne chaque envoi. Franco Tarif Illustré.

POUR ÊTRE ÉPATANT à la Noce, à la Fête, en toute réunion ou l'on s'amuse, RIRE et FAIRE RIRE envoy. votre adresse et 0³⁰ à la S^{te} de la Gaîté P^{ce}, 65, r. Faub. St-Denis, Paris. Vous recevrez Album illustré, 130 pag., 300 gravures comiques, farces, phys., magie, sorcelleries, chansons, monologues et Pièces à succès, cartes illustrées. Librairie spéciale. Il est joint FAIRE FORTUNE 4 primes et p^{er} un N^o de Lot. garanti à l'Etat part. à 6 tirages de 3 millions de fr.

Avant. Après 8 jours LA SÈVE CAPILLAIRE fait pousser la barbe et les moustaches magnifiquement même à 15 ans. Fait repousser les Cheveux et Cils. Résultats prodigieux. 12 méd. d'or. 10.000 attest. fait. Le doub. g^o pot valeur 20 fr. vend. au 1^{er} 3^{fr} 1^{er} g^o pot 2^{fr}; le doub. pot d'essai, 0⁷⁵ timb. ou mandat. J. Pesel, chim^{ie}, 28, Filles-du-Calvaire, 20, Paris.

BEAUTE & JEUNESSE ÉTERNELLE à TOUS Le rouge du nez, les points noirs, les taches de rousseur, cicatrices, rides, boutons, triple menton, etc. disparaissent à jamais p. la Crème Loris. le pot 1.10 HUILE FRISANTINE. Une goutte fait friser 1.75 Les cheveux pendant 8 jours. Dépense insignifiante. Le flac 3.50

SEINS peu de jours p. la Farine Hongroise, 1 boîte 1.50. Faire disparaître cerne et gonflement des paupières. Donner éclat à l'œil. Lotion végétale Le flac. 3^{fr} POILS Duvets et Barbe la plus dure, défaits p^{er} toujours en une fois. La boîte trois francs. Mandat ou timbre à Pesel, chim^{ie}, 28, Filles-du-Calvaire, 20, Paris. Notice gratis.

Corrigés à jamais, même à leur insu, par la LUPÉRINE de LUPER, inoff. 20 ans de succès. Fl. cure 10 fr. contre mandat. Notice gratis. Seul dépôt: LUPER, 32, Rue Boursault, Paris

ivrognes CYCLES, MOTOCYCLETTES et AUTOS "L'ALBATROS"

H. BILLOUIN, Ingén^r-const^r 104, avenue de Villiers, Paris. Bicyclettes neuves de 1^{re} luxe, course et route garant. dep. 120^{fr}; d'occasion en bon état dep. 80^{fr}. Motocyclettes neuves et commandé, route et course, 2 à 6 chev. dep. 500^{fr}; d'occasion, dep. 150^{fr}. Voitures Automobiles neuves et commandé à 2 et 4 places dep. 2.900^{fr}. et d'occasion 500^{fr}. — Facilité de paiement. Réparations et Transformations. — Accessoires et Pièces détachées. PRIX MODÉRÉS. — CATALOGUE FRANCO. — TÉLÉPHONE 548-03.

POUR TOUS RETARDS et Irrégularités, employez les Dragées AIMECQ souveraines et sans aucun danger. — Envoi franco avec notice contre 6^{fr} 50 Pharm^{ce} Y. GRAZIANI, 63, r. Rambuteau, Paris. DISCRETION

365 MONOLOGUES pour noces et festins. On se lève. Pensez-y? Tu parles par l'œil. Par l'oreille. P. 0.95 Librairie SELECT, 107, r. Duquesne PARIS

CYCLES MÉRICANT Maison de confiance 13, Av. des Moutonnettes, PARIS-BILLANCOURT Catalogue franco. PRIX de GROS aux Intermédiaires

LIRE TOUS LES SAMEDIS L'AGRICULTURE NOUVELLE

Journal illustré de l'Agriculture de la Viticulture et de l'Horticulture, chez tous les dépositaires du Petit Parisien

ABONNEMENTS: Un an, 5 fr.; six mois, 2 fr. 75; le n° 40 cent. Bureaux, 18, rue d'Enghien, Paris



LA CATASTROPHE DE COURRIÈRES

Recherche des Cadavres. — Les Sauveteurs explorent les Galeries et remontent les Victimes